

Ma vie (Pierre GIRODOLLE).

Mon oncle Pierre a laissé à ses enfants sur des cassettes audio le témoignage de sa vie, une vie assez peu ordinaire qui commence au Tonkin en 1912.

Après avoir transféré ces cassettes en fichiers « MP3 », je vous en livre le contenu agrémenté de quelques notes personnelles et de documents afin de rendre vivant ce document qui j'espère vous permettra de retrouver les traces de ce passé auquel vous avez participé de près, ou de loin.

Les autres sources de ce documents sont les différentes archives départementales, communales, nationales et autres outils tels que :

- Archives départementales de Côte d'Or.
- Archives départementales de Corrèze.
- Archives départementales du Puy de Dôme.
- Archives du ministère de la culture.
- Archives Nationales d'outre-mer.
- L'encyclopédie Wikipédia.
- L'outil de généalogie GENEANET.
- Internet pour les cartes et images de l'Indochine Française, en particulier le site « Belle Indochine ».
- Etc...

Sommaire

Préface.

1. Présentation et géographie de l'Indochine Française.
2. La famille Girodolle en Indochine.
3. Première période de ma vie, mon enfance.
4. Seconde période—Le cours "Paris".
5. Quelques écrits de Pierre.
6. Troisième période : du 01/01/1929—04/1932.
7. Quatrième période :
8. Quelques écrits de Pierre.
- 9.

1.

Présentation et géographie de l'Indochine Française.

A la demande de ma fille Monique et de mon fils Bernard, je vais essayer de vous raconter ma vie.

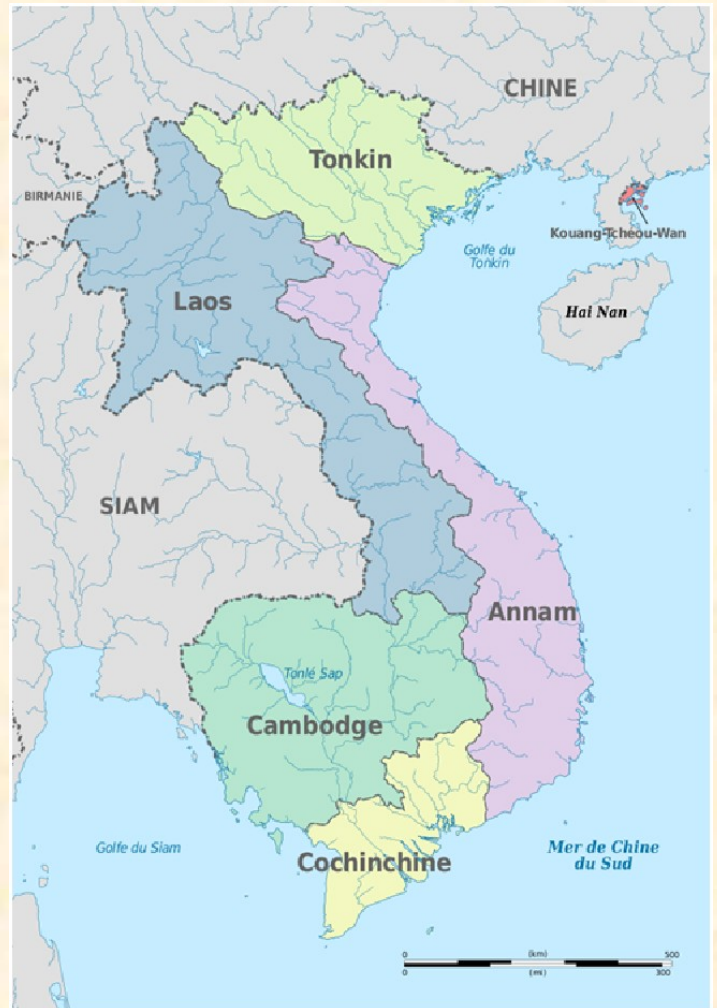
Je suis né dans un pays très lointain, à plus de 10.000 kilomètres de la France, dans le fin fond du sud est asiatique, au Tonkin, et plus exactement à Haiphong. Cela se passait le 23 novembre 1912, à 7 heures du matin. Je suis donc né en Indochine Française.

Pour bien comprendre la suite de cette histoire, je crois nécessaire de vous faire un petit cours de géographie. Rassurez-vous, je ne suis pas professeur de géographie, et ce ne sera pas long, mais ce sera très utile. L'Indochine française était un grand pays, je vous étonnerai peut-être en vous disant que sa superficie était égale à une fois et demie la superficie de la France. Si l'on en croit les Atlas que nous avions à l'école, on aurait pu croire que l'Indochine française était un tout petit pays, mais cela n'était qu'une apparence car l'échelle des cartes d'Indochine que l'on trouvait dans ces atlas était beaucoup trop petite. Donc, la superficie de l'Indochine Française était égale à une fois et demie la superficie de la France (~737 000 km² en 1945 donnée wikipédia).

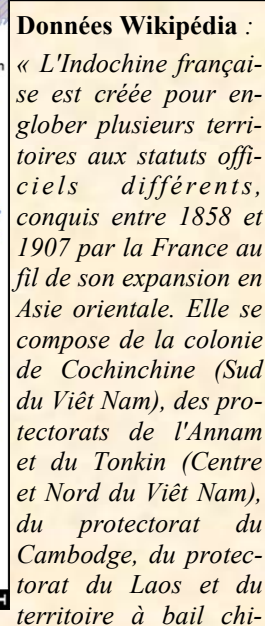
En réalité ce pays regroupait trois grandes nations : **la nation annamite, la nation laotienne et la nation cambodgienne.** L'Annam était disposé le long de la côte de la mer de Chine, et était divisé en trois régions distinctes :

1. au nord nous avons le **Tonkin**, dont la capitale était **Hanoï** et le grand port de commerce **Haiphong**, qui était un port fluvial et se situait à environ 20 kilomètres de la mer, sur un des bras du **Fleuve Rouge**.
2. puis venait une longue bande de terrain très étroite c'était **l'Annam**, avec pour capitale **Huế** et son port, **Touran**.
3. enfin au sud de cette péninsule se situait la **Cochinchine**. C'était le grand grenier de l'Indochine française, très gros producteur de riz. La capitale de la Cochinchine était **Saigon**,
4. au nord-est de la Cochinchine s'étalait un pays qui s'appelait le **Cambodge** avec pour capitale **Phnom-Penh** et le fameux lac du Tonlé Sap dont je parlerai peut-être tout à l'heure,
5. au nord de ce pays il y avait le **Laos** qui avait 2 capitales **Luang Prabang** qui était la capitale royale, et **Vientiane** la capitale administrative.

Voilà donc brossée le schéma de l'Indochine française de l'époque, le tout était gouverné par un gouverneur général qui était en principe à Hanoï (contre : **le palais du Gouverneur à Hanoï**).



Je voudrais revenir sur **Saigon** sur lequel je suis passé un petit peu rapidement tout à l'heure. Outre sa position de



La France développe les systèmes de santé et d'éducation dans les pays indochinois, dont la société reste cependant très inégalitaire. Les indigènes, malgré le développement d'une bourgeoisie locale, demeurent placés dans une situation d'infériorité et beaucoup connaissent des conditions de travail très dures. Sur le plan politique, la période coloniale se traduit par un profond affaiblissement de la monarchie vietnamienne, qui règne symboliquement sur un territoire divisé. Au Cambodge, le roi reste au contraire le principal référent de l'unité du pays, tandis que le Laos se constitue progressivement en tant que nation. »

A Saigon il y avait aussi une résidence du gouverneur de l'Indochine Française et le gouverneur se tenait tantôt à Hanoi, tantôt à Saigon (Voir le palais du gouverneur ci-contre).



1.1 : Situation économique de l'Indochine Française.

Sur le plan économique on ne peut pas dire vraiment que l'Indochine Française était un pays riche mais ce n'était pas un pays pauvre. C'était un pays de monoculture essentiellement agricole, essentiellement tourné vers la production de riz. Il y avait 2 grandes régions de production de riz, c'était les 2 deltas, delta du fleuve Rouge au Tonkin, delta du Mékong en Cochinchine. La présence française avait contribué dans une certaine mesure au développement des cultures maraîchères mais on ne peut pas dire que celles-ci étaient très importantes.



Sur le plan des fruits également il y avait assez peu de fruits en Indochine, à part les oranges vertes de Vinh (variété Cam Xa Doai) qui était ma foi très bonnes.

Il y avait aussi les mandarines, et en Cochinchine les mangues, les mangoustans, les locos, les litchis, les longanes, mais la production n'était pas très intéressante.

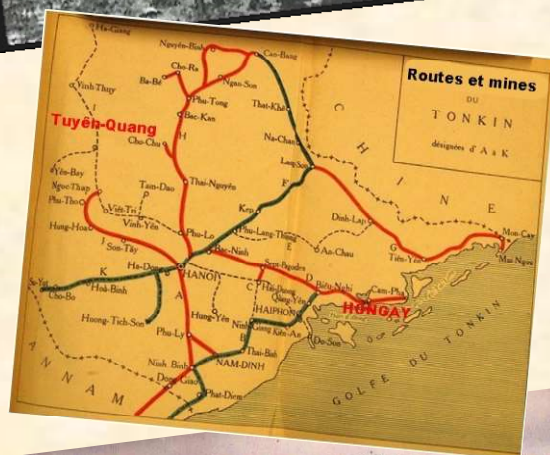
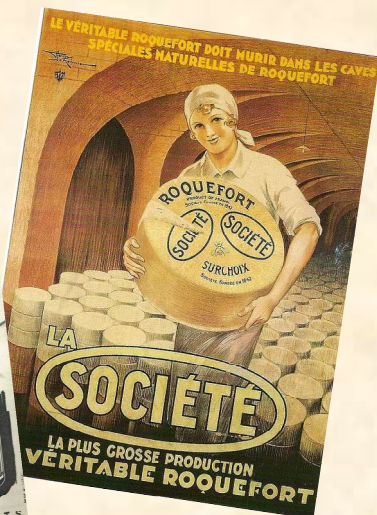
Il y avait tout de même dans les terres rouges en Cochinchine des cultures d'hévéa pour donner le caoutchouc à Michelin.

Dans le Nord, on avait commencé la culture du café, à Santaé, à une quarantaine de kilomètres de Hanoï dans une ferme qui appartenait à Monsieur BOREL. Ce café poussait bien et était de bonne qualité. Ces essais étaient prometteurs, mais le vietminh lors de la prise du pouvoir a tout stoppé car cela ne leur plaisait pas (à droite Caféiers sur la plantation de la Cressonnière, près de Kécheu, 1898).



Du point de vue de l'élevage, l'Indochine Française était extrêmement peu développée. Avant l'arrivée des français, il n'y avait pratiquement aucun bovidé en Indochine. Les annamites élevaient et entretenaient des buffles pour les travaux des rizières, mais le bœuf était un peu mis à l'écart.

Si bien que lorsque nous sommes arrivés, il n'y avait pas de lait en Indochine Française et nous, les enfants de France, nous ne connaissions que le lait venant de France en boîte (lait concentré sucré NESTLE), le fromage également venait de France c'était le Gruyère, le **Roquefort**...



Quant au beurre, nous ne connaissions que le beurre **BRETEL** d'Isigny, qui venait de France qui arrivait en grosse boîte rouge, et qui était salé, il était de couleur jaune tellement il était salé.

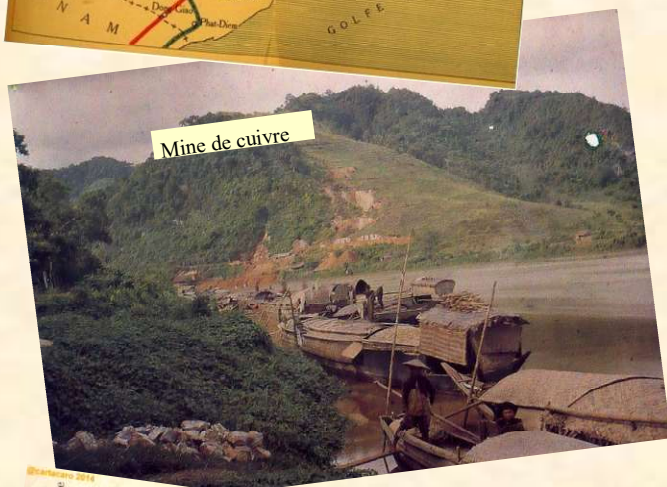


C'était le beurre dont on se servait pour faire nos tartines le matin dans le café au lait et ma foi c'était très bon parce que j'ai toujours aimé les tartines de beurre très salé dans un café au lait très sucré.

Voilà le gout des contrastes....

Sur le plan des ressources minérales, l'Indochine Française était assez peu avantagée : il n'y avait de ressources minières que dans le nord. Les mines de charbon de **Hon Gay**, à 70Km au sud est de Haiphong. Le charbon que l'on produisait à ciel ouvert ce qui en facilitait l'extraction était assez prisée des japonais. Il n'était ni trop maigre, ni trop gras, et les Japonais en importaient beaucoup. L'Indochine Française était donc exportatrice de riz et de charbon.

En dehors de ces mines de charbon, il y avait bien dans les alentours de **Tuyen-Quang** des petites villes du nord-est du Tonkin qui exploitaient des mines cuivres, de tungstène et des mines d'étain (Pia Oac).



1.2 : Pêche et tourisme en Indochine Française.

Parlons à présent des ressources de la pêche en Indochine Française. Ce n'était pas une industrie très florissante, c'est assez surprenant mais les annamites qui ont vécu au bord de mer ne paraissaient pas beaucoup s'être tournés vers la mer. Il n'y avait que très peu de marins et très peu de pêcheurs en haute mer. Donc ce n'était qu'une pêche artisanale que l'on rencontrait sur les plages de Do Son, de Sam Son...

Le procédé était toujours le même, une barque partait vers un point de la page, elle allait faire de grand périple au large et les pêcheurs y lâchaient leurs filets. Puis ils revenaient sur un autre point de la plage, et de chaque côté de l'arc qu'ils avaient formé ainsi avec leurs filets ils tiraient le poisson vers la plage. Quand le filet arrivait sur la plage, ils n'avaient plus qu'à récolter les poissons et les gens qui étaient là sur la plage venaient pour les acheter. Il n'y avait pas vraiment d'industrie poissonnière en Indochine avec des chalutiers et des ports de pêche, cela était inconnu en Indochine.

Alors la pêche ça me laisse l'occasion de vous reparler du lac Tonlé Sap qui se trouvait au milieu du Cambodge. Ce lac avait comme particularité de gonfler terriblement au moment des moussons et les limites de ce lac augmentaient terriblement. Bien sûr, lors du retrait des eaux, les poissons qui s'étaient aventurés sur le bord du lac restaient là et il suffisait d'aller s'aventurer sur l'espace abandonné par les eaux pour récupérer du poisson. C'était une particularité de ce lac, et je tenais à vous en parler.

Au Cambodge à Phnom-Penh, il y avait source de tourisme car c'est de là qu'on pouvait aller voir les temples d'Angkor érigés par les Khmers (ancêtres des cambodgiens).



A Hué (Annam), il y avait aussi les palais impériaux et les cimetières des anciens empereurs d'Annam, et à l'époque, il y avait toujours un empereur en Annam, qui s'appelait Kai Dinh, puis Bao Dai son fils qui fut déposé par Ho Chi Minh le viet-minh en 1945.

Au niveau touristique il y avait quelque chose de formidable, la baie d'Ha Long. Elle était peuplée de rochers aux formes très particulières et se trouvait non loin de Hong Gay. Il y avait un rocher qui s'élevait très haut au dessus de la mer, et on l'appelait le **chandelier**. Un autre était accroupi et a été nommé le **crapaud** à cause de sa forme.

Dans une baie particulière était conservé une vieille jonque chinoise appelée la **Princesse Turandot**.



Autres curiosités touristiques au Tonkin :

Tam Coc ou la baie d'Ha Long terrestre, une grande plaine parsemée de cailloux comme en baie d'Along (sans doute l'œuvre de la mer qui en se retirant a laissé ses cailloux dressés au dessus du sol). C'était joli à voir.

Le lac de Ba Be, un lac d'eau douce dans la province de Bac Kan, à 240 kilomètres de Hanoi. C'est l'un des cent plus grands lacs d'eau douce au monde. Il est situé dans le Parc national Ba Be, il a été formé depuis plus de 200 millions d'années et Il est entouré de montagnes calcaires, hautes de plus de 1.000 mètres. Situé à 178 m d'altitude, il s'étend sur 500 ha pour une profondeur de 20 à 30 m. On y trouve grottes, sources souterraines et îlots qui servent de refuges aux oiseaux et aux orchidées. La forêt vierge du parc national de Ba Be a une superficie de 23.340 ha.

On y compte 620 espèces d'arbres 422 espèces animales, dont 55 inscrites dans le Livre Rouge vietnamien .

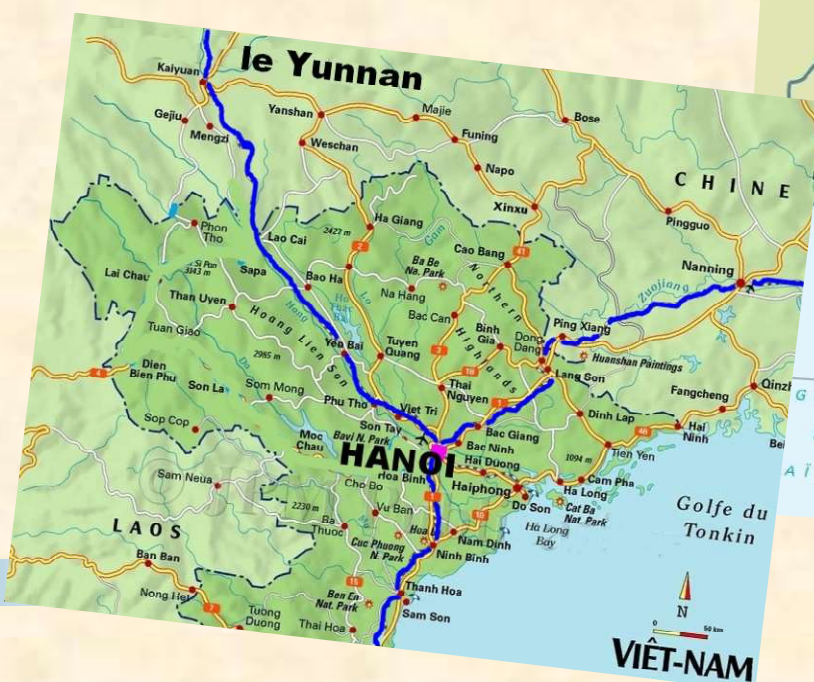
Voici donc brièvement dressé le tableau de l'Indochine Française de 1912 jusqu'à mon départ en 1952.

1.3 Les voix de communication en Indochine Française.

Les voix de communication de l'Indochine Française étaient peu nombreuses. Elles apparaissent en rouge sur les cartes ci-contre, les français ont fait beaucoup de route qui traversaient le Tonkin du nord au sud, comme la route de Haiphong à Lang Son et de Haiphong à Lao Kai.

Par la suite, il a été fait une grande route qui unissait Saigon à Hanoi en traversant tout l'Annam. D'autres routes unissaient le Tonkin au Laos d'une part, et d'autres qui unissaient la Cochinchine et le Cambodge.

Il y avait également les chemins de fer de Haiphong à Lao Kai et en Chine (province du Yunnan, et de Haiphong à Lang Son (figurés en bleu sur la carte ci-dessous). Ensuite il y a eu le Transe-indochinois qui a relié Haiphong et Hanoi.

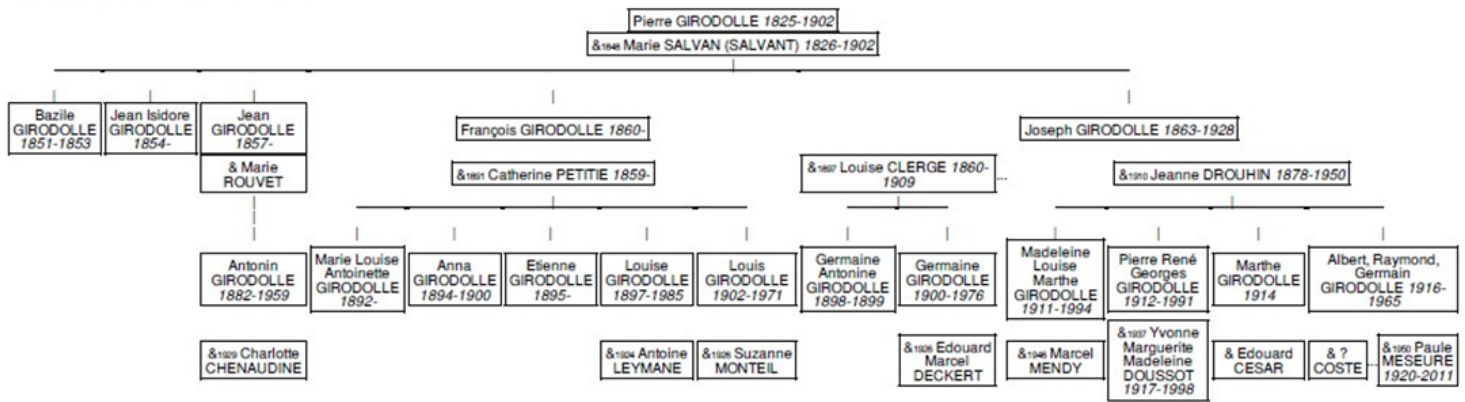


2. La Famille Girodolle en Indochine Française.

Maintenant je voudrais vous parler de mes parents. Mon père d'abord : il s'appelait Joseph, c'était un fils de paysan, il est né à Meyssac (Corrèze) le 21 août 1863. Ils étaient 3 frères (d'après Pierre, en fait 5 frères).

Alors il y a eu protestation du client, mise à la porte, et qu'est-ce que mon père a fait : comprenant que son avenir était compromis en France, il s'est engagé dans la coloniale.

Descendants de Pierre GIRODOLLE



Mon père était le plus jeune. Âgé de 6 mois, 2 de ses frères âgés de 10, 12 ans, se sont mis en rogne contre lui car il pleurait trop souvent. Ils ont décidé de s'en débarrasser en le jetant par la fenêtre du premier étage. Heureusement sous les fenêtres se trouvait une fosse à fumier, et mon père ne s'est fait aucun mal. Récupéré par les parents, il a été lavé et l'incident a été clos comme cela. Je pense que les 2 grands frères ont du recevoir une punition.

Le prénom de mon grand père était Pierre, et la tradition voulait que le premier enfant mal d'un homme porte le prénom de son grand père. Si j'avais du suivre cette tradition, mon premier fils aurait du s'appeler Joseph, mais comme c'est un prénom qui prête à rire, je l'ai appelé Jacques. Ma femme et moi aimions bien ce prénom, seulement nous lui avons donné en même temps le prénom de chacun de ses grands pères : il s'appelle donc Jacques, Clément comme son grand père maternel, et Joseph comme son grand père paternel.

Quant à Maman c'était une petite paysanne qui était née en Bourgogne à Antheuil. Je n'ai pas beaucoup de souvenir de maman, mais je me souviens qu'elle me racontait souvent que, quand elle était petite fille, elle était souvent grondée par sa grand-mère, et elle se vengeait d'elle en disant : « Ah ! Quand je serais Mélanie et que tu seras Jeanne... Alors là ! Nous verrons. » Mélanie était le prénom de ma grand mère maternelle.

Maintenant, comment se sont rencontrés ces 2 êtres là pour donner naissance à votre papa ?

Mon père, quand il a été en âge de travailler, était employé dans une maison de commerce (il était en quelque sorte VRP). Il avait un assez mauvais caractère et un jour qu'un de ses clients lui avait fait une réflexion pour un paquet mal fait, mon père s'est mis en colère, et il a prit le paquet et lui a foutu par la figure.

C'est ainsi qu'il est parti d'abord à Madagascar (*pas sûr* *), puis en Indochine où il est arrivé vers l'année 1883 1884 (*inexact* *) et il a combattu pour la conquête de l'Indochine, se battant contre les derniers "pavillons noirs" (des pirates) qui sévissaient encore en Indochine.

Quant à ma mère dès qu'elle fut en âge de travailler, elle est montée à Paris, comme de nombreuses personnes à l'époque, où elle a travaillé dans une maison de commerce qui s'appelait "la Belle jardinière" (*inexact* *). Elle avait fait là la connaissance d'une dame qui était partie en Indochine en épousant un certain M. **BURDIN** qui avait une maison de commerce en Indochine. Un beau jour les affaires **BURDIN** allant de mieux en mieux, Me **BURDIN** a demandé à ma mère de venir la rejoindre à Haiphong. Maman a accepté.

Mon père après son service à l'armée avait exercé le métier de douanier, mais s'en était dégouté. Il avait repris une activité dans le commerce. Il a été employé chez M. **BURDIN**. Et c'est ainsi que mon père et ma mère se sont connus.

Petite anecdote au sujet de mon père (qui montre bien son mauvais caractère) : alors qu'il était à l'armée, il avait eu maille à partir avec un officier nommé CHANJOUX. Arrivé aux douanes, mon père avait l'occasion de nuire un peu au lieutenant CHANJOUX, qui était encore en activité dans le secteur où mon père était, et pour se venger, il réquisitionnait très régulièrement l'armée pour ces opérations de douanes comme il en avait l'autorisation. Chanjoux s'est plaint auprès de ses supérieurs et mon père a du cesser ses opérations.

* : voir note page suivante

2.1 Rectificatifs

Il me faut en effet à ce niveau rectifier le témoignage de mon oncle.

- Tout d'abord, la carrière militaire de Joseph.

Pierre ne connaissait pas les états de service de Joseph GIRODOLLE et ne pouvait donc en aucun vérifier que la première destination après son engagement pour le 4^{ème} régiment de zouaves le destinait à se rendre en **Tunisie** (pas à Madagascar).

C'est ce qui apparaît dans ses états de services.

Né en 1863, il fait partie de la **classe de mobilisation de 1883**, ses états de services archivés en Corrèze lui attribut le **matricule 1401**.

Au moment de son immatriculation, il **habite Rouen** (département de Seine Inférieure), il occupe les fonctions de **voyageur de commerce**.

Le document indique que Joseph **s'est engagé volontaire à Nancy le 25 mars 1884, pour le 4^{ème} régiment de zouaves**, arrivé au corps le 2 avril 1884, **immatriculé N°6628**, il est promu **caporal le 18 octobre 1884, sergent le 20 octobre 1886, sergent fourrier le 3 mars 1887**.

Il renouvelle son engagement le 1^{er} juin 1887 à compter du 25 mars 1889. Il est passé au **4^{ème} régiment de tirailleurs tonkinois le 9 février 1889**, et arrive au corps le 30 avril 1889. Il est réintégré au 4^{ème} régiment de zouaves le 13 septembre 1890 jusqu'au 4 novembre 1892.

Ses campagnes le conduisent en **Tunisie de 1884 jusqu'au 9 février 1889**, puis au **Tonkin jusqu'au 12 septembre 1890**. De nouveau en Tunisie jusqu'en 1892. Envoyé en congé de novembre 1892 à 1894, il passe réserviste le 25 mars 1894, se rengage pour 5 ans le 5 juin 1894, **caporal puis sergent au 7^{ème} régiment d'infanterie de marine**.

Il participe à la guerre du Tonkin du 20 septembre 1894 au 26 septembre 1896, puis du 1^{er} janvier au 4 juin 1899.

Décorations :

1. **13 juin 1890 : médaille commémorative du Tonkin de la chine et de l'Annam,**
2. **13 juillet 1891 : Nichan Iftikhar 4^{ème} classe Chevalier,**
3. **Médaille coloniale avec agrafe Tonkin,**
4. **Certificat de bonne conduite.**
5. **A titre civil : 1915 « Brevet de l'ordre des Millions d'Éléphants et du Parasol Blanc (Laos) », 1917**

« l'Ordre Royal du Mérite du Royaume du Cambodge », 1923 et 1924, 2 **Diplômes d'Honneur** décernés par « la société nationale de prévoyance et de secours mutuel », **Légion d'Honneur en 1923**,

- Le lieu de travail de Jeanne.



Mes investigations généalogiques m'ont amenées à retrouver, grâce à Jeannine CHANUSSOT habitante d'Antheuil, des cartes postales de ce village où est née Jeanne DROUHIN, et une de ces cartes, écrite par Louise DROUHIN et expédiée pour sa sœur Jeanne, porte l'adresse du magasin où travaillait Jeanne aux environs des années 1905—1907. Ce magasin était nommé « **La Belle Anglaise** », rien à voir donc avec « **La Vieille ou Belle Jardinière** » comme pensait mon oncle Pierre Girodolle.

Les trois sœurs DROUHIN ont donc travaillé dans ce magasin dans les années précédant la guerre de 1914. C'était un magasin de Bonneterie et d'accessoires de mode féminine, et c'est là que Jeanne a sans doute rencontré Me BURDIN.

- Pour ce qui est de l'activité de Joseph en 1908.

Ses états de services militaires le déclare **commis des Douanes du 28 juillet 1899 au 27 octobre 1908**, date à laquelle il est **représentant de la « Maison Labayle » à Haiphong** (vente de rhum, tafias, cognac, conserves alimentaires).

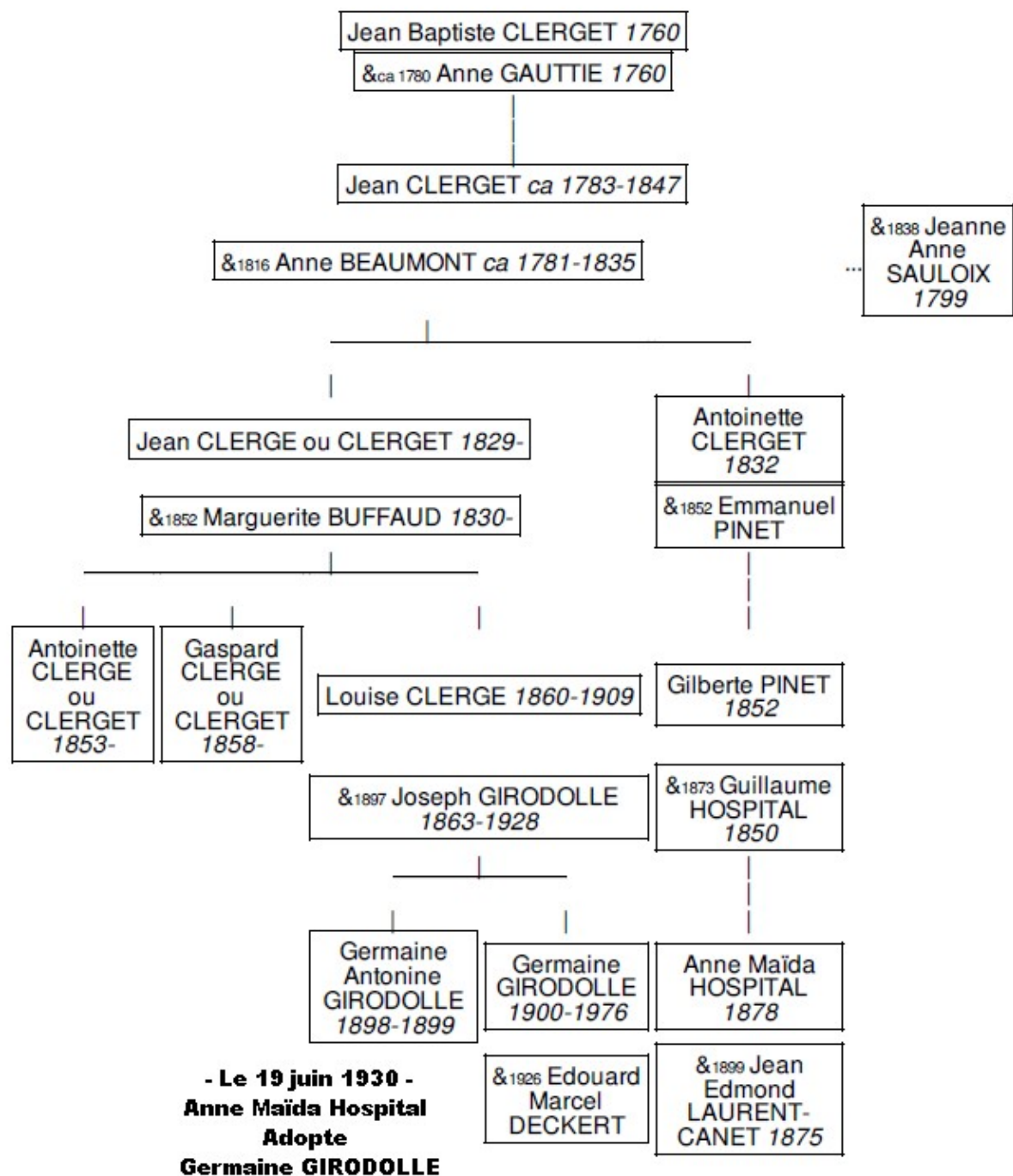
- Le cas de **Germaine GIRODOLLE**.

Née à Hanoi le 21 juin 1900, soit 12 ans avant Pierre mon oncle, elle est la **seconde fille du premier mariage de Joseph GIRODOLLE avec Louise CLERGÉ**. Le couple a eu une première fille née en 1898 et décédée en 1899 à **Champeix** (Puy de Dôme), ville de naissance de Louise CLERGÉ qui décédera le 18 mai 1909 à Hanoi.

L'histoire de Germaine est particulière, car elle ne semble pas avoir vécu en Indochine très longtemps. En effet, on l'a retrouvée sur les actes de recensement de la ville de Champeix en 1906 et 1911, hébergée qu'elle est par un couple sans enfant, Jean Edmond LAURENT-CANET et Anne Maïda HOSPITAL. Cette famille est composée aussi de la mère de l'époux Françoise GISSALIN.

L'acte de naissance de Germaine porte en outre la mention d'une adoption de Germaine ayant eu lieu le 19 juin 1930 par Anne Maïda HOSPITAL. Cette personne est en fait une cousine assez proche de Germaine GIRODOLLE du côté de ses grands parents maternels (voir page ci-contre).

Descendants of Jean Baptiste CLERGET



Précédemment mon père avait eu une fille d'un premier mariage et qui s'appelait **Germaine**. Elle faisait ses études en France, avait 12 ans de plus que moi. Je ne l'ai connu qu'à l'âge de 10 ou 11 ans lorsqu'elle est venue nous rejoindre en Indochine (*voir ci-dessus*).

Donc en 1910, mes parents étaient bel et bien commerçants établis à leur propre compte à Haiphong (* inexact). Ils ont eu rapidement une famille, ma sœur Madeleine est née le 11 octobre 1911, ma sœur Marthe est née le 10 janvier 1914, mon frère Albert le 3 février 1916.

Voilà donc le tableau de la famille Girodolle telle qu'elle était à cette époque là.

Depuis mon frère est mort en 1965 avant ses 50 ans. Marthe est morte il y a un an environ (1989), ma sœur Germaine est morte il y a 13 ou 14 ans (1976).

3. Première période de ma vie : mon enfance.

Comme vous pouvez le constater je suis né sous une bonne étoile et j'ai eu une jeunesse particulièrement heureuse et réussie. Mes parents n'étaient pas très riches, mais ils vivaient bien et ne se privaient de rien. Ils gâtaient leurs enfants.



On m'a fait quelques gâteries : par exemple cette auto rouge, c'était une auto rouge avec les capots des vieilles Renault, capots si caractéristiques. Je l'ai eu un jour à Noël, et j'en étais tellement amoureux que je passais mes nuits dessus, j'aurais dormi sur ma voiture.

Au moment de la Guerre 1915/1916 mon père m'avait amené un tricycle de Hong Kong. Comme il était difficile de se ravitailler en France étant donné que la guerre y avait diminué les possibilités de fabrication, la France pensait surtout à fabriquer des obus, des autos mitrailleuses, donc mon père était allé à Hong Kong qui était un grand marché libre, et il avait ramené un beau tricycle. Ce tricycle que j'aimais beaucoup m'a permis d'exercer mes talents d'acrobate. Sur le trottoir où j'étais tous les jours, j'étais parvenu à soulever la roue avant du tricycle, après avoir donné un coup de rein, et je roulais sur 2 roues. Cela épatait les niacoués autour et moi cela me faisait une gloriole terrible, car j'aimais attirer l'admiration de mon entourage.



Quant à mon auto rouge, je m'en servais de façon étonnante pour un gosse. Parce que c'était une auto, j'estimais qu'il fallait qu'elle roule sur la route. Alors je quittais le trottoir et je marchais sur la route carrément sur ma droite tranquillement et j'allais quelque fois très loin, je faussais compagnie à la Tiaï qui me gardait. Et c'est ainsi qu'un jour le docteur Forest qui était le docteur de la famille m'a trouvé du côté du théâtre, c'était assez loin de la maison. Il a pris peur, s'est arrêté, il m'a fait monter dans sa bagnole et m'a ramené à la maison. Il a fait ramener mon véhicule par un coulis et mes parents étaient effarés de voir à quel point, avec légèreté d'esprit, je pouvais m'engager dans des aventures un peu abracadabrantes.

C'était le côté "m'as tu vu" et "casse-cou" de mon caractère !

Un jour Me Fauvelle m'a trouvé couché sous une voiture

et je regardais les mécanismes intérieurs de cet engin, la boîte de vitesse, les essieux, le pont arrière et l'entraînement par chaîne de ces véhicules. Me Fauvelle était, elle aussi, effaré de me trouver ainsi, elle se disait : « *Il est fou ce gosse* ».

Qui était cette Me Fauvelle ? C'était la mère de mon meilleur ami, Jean, elle tenait un magasin de photographie pas très loin de chez nous. Il suffisait de traverser la rue amiral de Beaumont et on arrivait sur le trottoir où était son magasin (voir le plan page ci-contre).

A l'angle il y avait la maison DESCOT et TABOT, puis un passage intérieur, et enfin le magasin en question. J'étais souvent chez les Fauvelle car j'avais hâte de voir mes camarades Jean et Paul Fauvelle, mais j'étais aussi attiré par le magasin parce que, dans ses dépendances, il y avait une chambre noire où Me Fauvelle développait les photos de ses clients, et j'y allais souvent pour voir comment cela se fabriquait. J'étais surpris de voir ces images monter comme ça sur le papier. Cela me fascinait. Cela m'a communiqué le goût de la photographie.

Voilà comment naissent les passions chez les enfants !

A ce moment là la famille Girodolle était une grande famille, une famille nombreuse. Mes parents avaient fait venir la sœur cadette de maman, **tata Louise** qui travaillait également à la "**Belle Anglaise**", et un an plus tard **tante Marthe** dans les mêmes conditions. Par la suite **Georges Clémencet** est venu aussi (demi frère de ma mère).

Dans le magasin, il n'y avait qu'une seule vendeuse européenne qui s'appelait **Léonie Juvanon**. C'était une très jolie métisse mais elle était restée célibataire. Au fil du temps elle était devenue presque membre de la famille. Elle était en adoration devant moi, peut-être par admiration pour mes singeries, mes acrobaties, mes facéties.

Vers l'âge de 3 ou 4 ans il a bien fallu que mes parents me mettent à l'école, et à l'époque on commençait par l'école des sœurs qui était pour nous la maternelle : l'école Saint Dominique.

Alors là je me suis pas mal distingué par ma turbulence ; j'embêtais les filles et les sœurs me prenaient et me mettaient au piquet, derrière le tableau, et même on m'attachait les pieds parce que je foutais le camp pour aller embêter les filles. J'étais insupportable. On m'attachait les pieds et on me laissait derrière le tableau.

Ensuite je suis allé à l'école Saint Joseph, l'école des frères. Elle était plus loin de la maison, du côté du canal Bonnal bien après le théâtre. Comme il y avait un bon bout de chemin, nous y allions en poussepousse. J'y suis resté de 6 à 12 ans

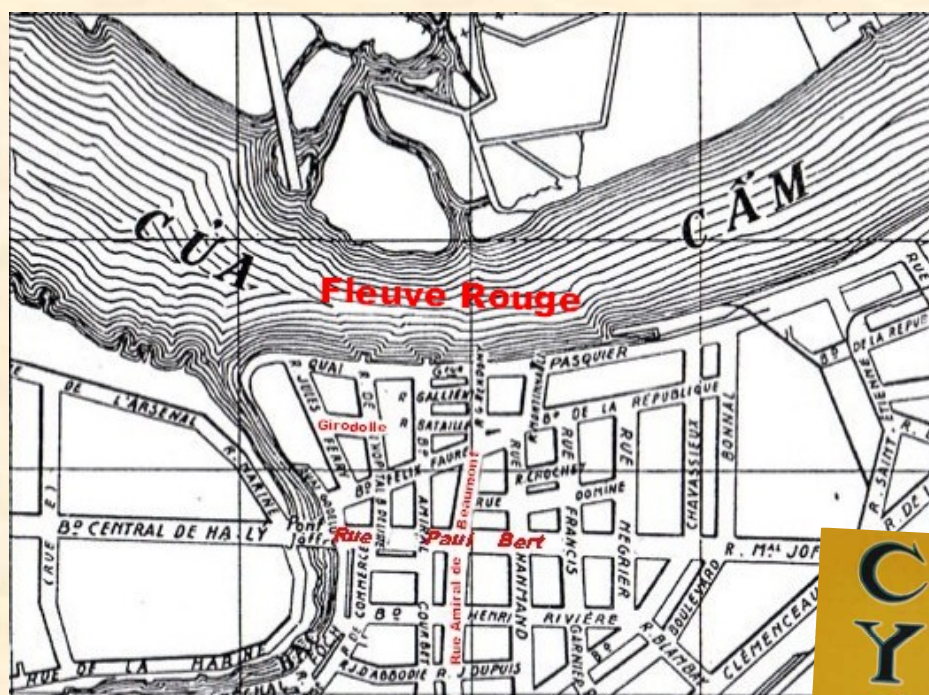
jusqu'au certificat d'études que j'ai passé haut la main au collège Henri Rivière, école publique laïque de Haiphong qui était du côté de la mairie, du vieux cimetière militaire et du monument aux morts.

Petite anecdote pour le certificat d'étude, la séance de chant : en plus des épreuves de dictée, d'histoire, de géographie, il y avait une épreuve de chant. On nous apprenait des chants patriotiques. Je me souviens du chant que j'ai chanté, le refrain disait "C'est un oiseau qui vient de France". Le patriotisme était très répandu à l'époque dans les écoles. Il y a beaucoup de différence à l'heure actuelle, malheureusement.

A cette époque là j'avais contracté une nouvelle passion, la bicyclette. Mon père m'avait acheté une bicyclette. Ce n'était pas le modèle pour adulte, mais le modèle 3/4 juste en dessous. Elle était de marque "DARLING", très belle et très solide car je lui en ai fait voir à cette bicyclette. Je me promenais toujours avec un camarade sur le cadre, car j'aimais bien emmener des camarades



En attendant moi j'avais contracté le virus, et évidemment lorsque j'ai été reçu au certificat d'étude, mon père m'a fait cadeau d'une bicyclette demi-course.

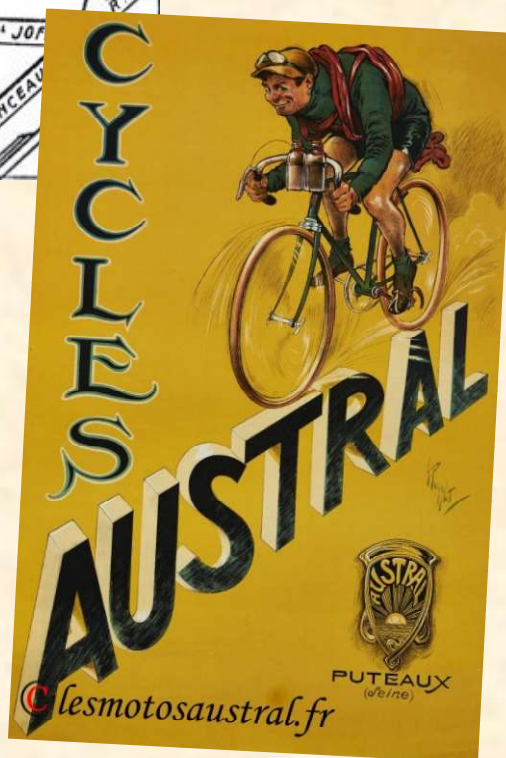


comme ça pour leur montrer différents passages, différents paysages de Haiphong et mon tour préféré c'était le tour de l'île Haly, qui se trouvait à l'autre bout de la rue Paul Bert, ça commençait par un route puis il fallait prendre un sentier pour continuer le tour, et j'aimais bien prendre ce sentier car il était sinueux il y avait des descentes des montées.

Un jour, je pense en 1924, j'ai eu une révélation : mon père qui était commerçants et représentait la marque de bicyclette AUSTRAL avait chez lui des bicyclettes ordinaires, mais également des bicyclettes demi-courses. En secret il avait fait préparer une bicyclette demi-course afin que je puisse participer à la course du 14 juillet ou du 11 novembre, et j'ai participé à la course et j'ai fini 4ème. J'avais à l'époque 12 ans et le vainqueur SECOTO en avait 15. J'ai toujours regretté de ne pas pouvoir prendre ma revanche sur SECOTO, celui-ci a abandonné le sport cycliste assez tôt.

Qu'est-ce que j'ai fait avec cette bicyclette là tout de suite à la première fête du 14 juillet à DO SON où nous prenions nos vacances. Il y avait une course cycliste pour tout le monde et pour les adultes. Et bien je me suis engagé dans cette course là, et je suis parti à toute vitesse avec un mec qui en voulait. Il voulait absolument me passer devant, mais moi je ne voulais pas qu'il passe devant.

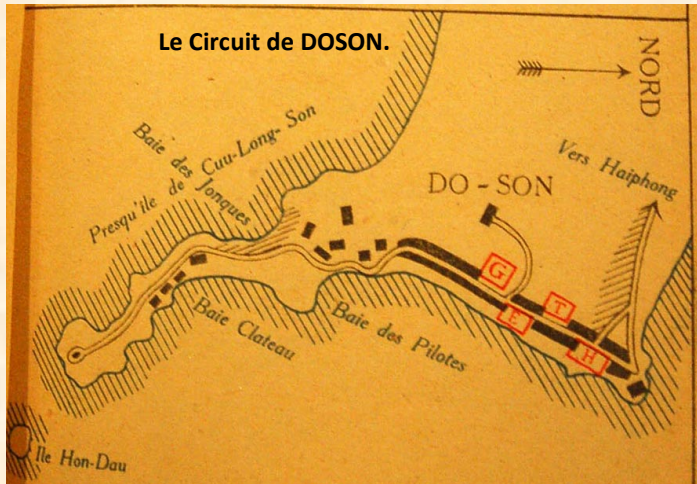
Et alors cette course là, elle se faisait sur le triangle de Do Son. Arrivés au premier tournant qui était un tournant en épingle à cheveux, le gars qui fonçait comme une brute, et qui n'avait pas de freins, et il avait une roue libre, il n'avait pas pu s'arrêter. Alors moi j'avais une roue fixe et j'avais des freins, et puis j'avais pris la précaution de ralentir pour prendre le tournant dans de bonnes conditions. J'ai utilisé les deux et ma foi je m'en suis bien sorti. Tandis que mon pauvre niacoué qui fonçait comme une brute et n'avait jamais fait de course de sa vie, ça se voyait bien, lui, emporté par son élan sans frein et



3. Première période de ma vie : mon enfance (suite).

en roue libre, il est allé se casser la gueule dans la mer.

La route passait à côté de la mer et il est allé se retrouver dans la Baïlle. Si bien que moi, je me suis retrouvé tout seul et j'ai fini la course, et je l'ai gagné. Alors il faut voir si j'étais fier, j'étais vraiment très fier parce que j'avais battu des adultes et bien sûr c'est à moi que le gendarme qui organisait la fête et qui était une « huile » là bas, puisqu'il était le représentant de l'auto-



rité administrative, a donné le prix de la course, 4 ou 5 piastres. Il fallait voir comme j'étais heureux comme un roi. En tout cas c'est de jour là que date ma vocation de coureur cycliste. Tout cela se passait en 1924. On peut considérer que 1924 c'était pour moi était la fin d'une première étape.

Je voudrais revenir un peu en arrière pour vous parler de mes frères et sœurs (photos page Ci-contre). Madeleine ma sœur aînée qui était très imbu de son droit d'ainesse aurait bien aimé me diriger un petit peu me commander et je n'étais pas disposer à ça. Parce que Mon père me disait après moi c'est toi qui commandera alors moi j'étais imbus de ma supériorité de garçon et je ne voulais pas céder. Madeleine a du en concevoir un peu de déception et en a été un peu malheureuse. Je lui en demande pardon aujourd'hui. Quant à ma sœur Marthe avec elle c'était le délice Marthe et moi nous nous aimions bien, jamais nous ne nous disputions.

Nous étions toujours ensemble et c'est bien lorsque nous nous couchions, à Doson, mes parents n'avaient pas beaucoup de chambres, mes parents me faisaient coucher dans la salle à manger et je couchais à côté de Marthe. Chacun de nous avait son petit lit de camp et nous étions toujours ensemble parce que mes parents avaient remarqué que nous nous entendions bien ensemble.

Quant à mon frère Albert lui il était assez peu versé dans nos débats il était le plus petit, il suivait, il était très docile, très

gentil, il était toujours là à nous admirer et moi je n'étais pas toujours très gentil avec lui parce que je me souviens un jour dans le jardin je lui ai dit tiens regarde ce fruit là rouge c'est très bon tu sais c'est des cerises. Alors mon frère qui était crédule a pris le fruit en question et a mordu à pleine dent dedans. C'était un piment. Un piment très fort. Il faut voir comment il a pris la chose, il s'est mis à gueuler c'était effrayant. Voyez c'était un peu une méchanceté de ma part. Je regrette un peu, je regrette parce que je n'avais pas conscience de ce que je faisais.

Au moment de Noël nous recevions beaucoup de jouets à la maison et parmi ces jouets il y avait les fameuses **autos Euréka**.

C'étaient des machines qui ressemblaient à des voitures de course. Elles avaient un peu l'allure des Bugatti de l'époque.



Alors elles se manipulaient avec deux pédales, mais pas des pédales à roues fixes, c'étaient des pédales indépendantes l'une de l'autre, et on alternait la jambe gauche d'abord puis la jambe droite. La pédale de gauche commandait la roue de gauche et la pédale de droite la roue de droite. Alors on alternait et quand on revenait en arrière avec une pédale, la pédale faisait marcher une roue libre

et ça faisait un pétard du tonnerre de foutre. Alors avec mon frère ça nous arrivait fréquemment de nous emparer d'une de ces bagnoles dans l'entrepôt derrière le magasin et on organisait des courses, on avait fait un petit circuit au milieu des caisses d'emballage et on y allait dedans à tout brin de zinc. Fallait voir les casse-cous qu'on faisait. Si bien que ça faisait un pétard du tonnerre de foutre, et un beau jour ma mère nous a entendu, elle a fait irruption dans le chai, et quand nous l'avons aperçu nous avons abandonné les bagnoles et nous avons foutu le camp à toute vitesse nous étions effrayés. Mais maman a été très bonne enfant, elle ne a pas fait de réflexion. Elle a très bien compris que pour nous les garçons c'était trop tentant.



4. Seconde période de ma vie : le cours Paris.



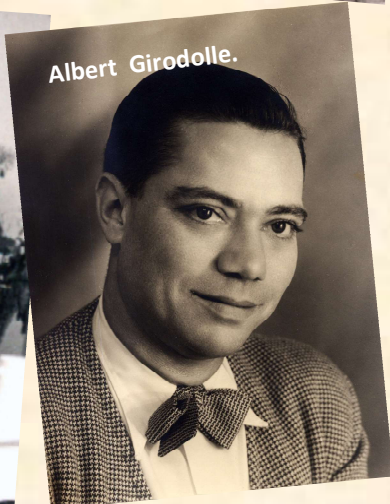
Madeleine et son mari Mendy



Pierre Girodolle.



Édouard et Marthe César.



Albert Girodolle.

Revenons à 1924. J'avais mon certificat d'études et mon père ne voulait pas s'en arrêter là. Il tenait absolument à ce que je continue, à ce que je devienne bachelier, et même peut-être un peu plus. Alors il a décidé de m'envoyer au lycée Albert Sarraut à Hanoi.

Mais comme il ne voulait pas me laisser rentrer en 6^{ème} pour essayer de gagner une année, il avait décidé de me faire faire des cours de latin et d'anglais pendant les vacances de façon à ce que je puisse entrer en 5^{ème} directement en connaissant un minimum de latin et d'anglais. Malheureusement c'était un mauvais calcul, car 3 mois de préparation de latin et d'anglais c'était bien peu de chose et quand je suis arrivé au lycée, j'ai évidemment passé mon examen de passage mais les résultats n'étaient pas suffisants. J'ai bénéficié de l'indulgence des professeurs et ils m'ont laissé en 5^{ème}. Mais la 5^{ème} a été très mauvaise car j'avais un retard trop important dans ces 2 matières. Si bien qu'il aurait fallu que je redouble.

Mon père a refusé la décision et a décidé de me ramener à Haiphong pour me faire rattraper mon retard.

C'est ainsi qu'il m'a confié **au père Paris** qui donnait des cours et était très fort. Ancien capitaine d'artillerie à la retraite il était très érudit.

Il connaissait le grec, le latin, Très fort en mathématiques en science etc... Il nous a pris en main car il avait avec lui 3 élèves dont Jean Fauvelle, Roger Bruno et Georges Ménard. Alors c'est ainsi que je suis arrivé dans cette classe de 3 et nous avons fait aussitôt après les 3 mousquetaires. Nous sommes arrivés à rattraper notre retard et c'est ainsi qu'en 1929, après la mort de mon père j'ai pu rejoindre le lycée Albert Sarraut à Noël et je suis rentré directement en seconde avec les camarades que j'avais quittés en 5^{ème}. L'objectif de mon père était enfin réalisé. La seconde étape de ma vie s'est donc effectuée entre le mois de juillet 1925 date de mon départ de 5^{ème} et le mois de janvier 1929 date de mon retour en seconde au Lycée Albert Sarraut.

Cela a été une des périodes les plus heureuses de ma vie. D'abord je n'étais plus pensionnaire. C'était déjà une grande libération, car je n'ai jamais aimé le pensionnat. Et puis nous étions assez libre car les horaires du père Paris étaient agréables : il nous recevait le matin de 8h00 à 11h30 et l'après-midi de 13h00 à 16h00. Mais comme il était extrêmement consciencieux, nous n'avons jamais terminé un cours avant midi moins le quart et le soir il se prolongeait quelque fois jusqu'à 17h00. Cela était extrêmement gênant pour moi parce que, ayant reconquis ma liberté, j'avais été aussitôt mordu par le démon de la bicyclette et il me fallait mon entraînement tous les soirs. Alors quand arrivait les 4 heures, du je piaffais d'impatience parce que je me disais ça y est il va m'obliger à partir à 17h00 ça me fait une heure de moins. Alors je râlais un petit peu contre le père Paris.



Sur le plan des études ma foi ça a été des années de rattrapage mais il ne faut pas croire que je me sois beaucoup tué au travail, ah ça je ne me suis jamais tué au travail.

J'écoutais les cours consciencieusement, je faisais les devoirs, mais les devoirs, je les bâclais un peu. C'est ainsi que par exemple les versions latines que j'aurais dû présenter à 13h00 je les bâclais rapidement entre 12h30 et 13h15 car je me permettais à ce mo-

4. Seconde période de ma vie : le cours Paris (suite).

ment là d'arriver en retard en cours. Le père Paris m'avait bien fait quelques réflexions, mais après il s'était lassé et il ne me disait plus rien.

Alors dans le cours j'écoutais avec assez d'attention, mais quelque fois, il y avait des distractions très amusantes. En effet, le père Paris à ce moment là tenait une librairie à Haiphong et il était seul pour gérer son affaire. Il avait bien à un moment donné un aide avec lui, un ancien copain du lycée Sarraut qui s'appelait Morieux, mais il n'était pas très versé dans les productions libraires et très souvent, il était obligé d'interpeler M. Paris pour s'occuper des clients qui réclamaient des choses un peu extraordinaires.

Et bien pendant ce temps là, ce n'est pas difficile, il y en avait 4 tout seuls dans la pièce, la petite pièce qui était attenante au magasin derrière, et bien... on chahutait, on rigolait et un des gros amusements était de faire venir dans la classe les canards qui trottaient dans la cour. Le père Paris élevait des canards et on les attirait là dedans pour essayer de les embêter et de les faire crier. Alors le père Paris rentrait évidemment, et c'était le calme retrouvé tout de suite. Mais quelque fois il y avait des sourires qui se glissaient. Enfin, on ne travaillait pas trop mal.

Et alors je me souviendrais toujours, j'étais très fort en arithmétique, car je sortait de l'école des frères qui était réputée dans ce domaine. Par contre j'étais très en retard sur les autres en algèbre et en géométrie et je faisais même figure de cancre. Mais à force d'écouter le père Paris nous exposer ces problèmes, il m'en restait quelque chose. Et un jour, il nous a demandé de présenter le devoir de géométrie qu'il nous avait proposé de résoudre, et très curieusement mes trois camarades n'avaient pas résolu le problème.

J'avais de mon côté trouvé la solution. Le problème était le suivant : par 3 points A, B et C, faites passer un cercle. Je trace un trait entre le point A et le point B puis entre le point B et C et j'ai élevé une perpendiculaire au milieu de ces deux droites. Les perpendiculaires se croisent en un point O qui sera le centre du cercle passant par les points A, B, C. Gros étonnements du Père Paris et grosse déception de mes 3 camardes ébahis. Ce fut l'étincelle qui jaillit et qui me montra que j'avais des possibilités en math qui de ce moment là sont devenues une passion et je devins assez fort. Ce fut un de mes points forts au BAC.

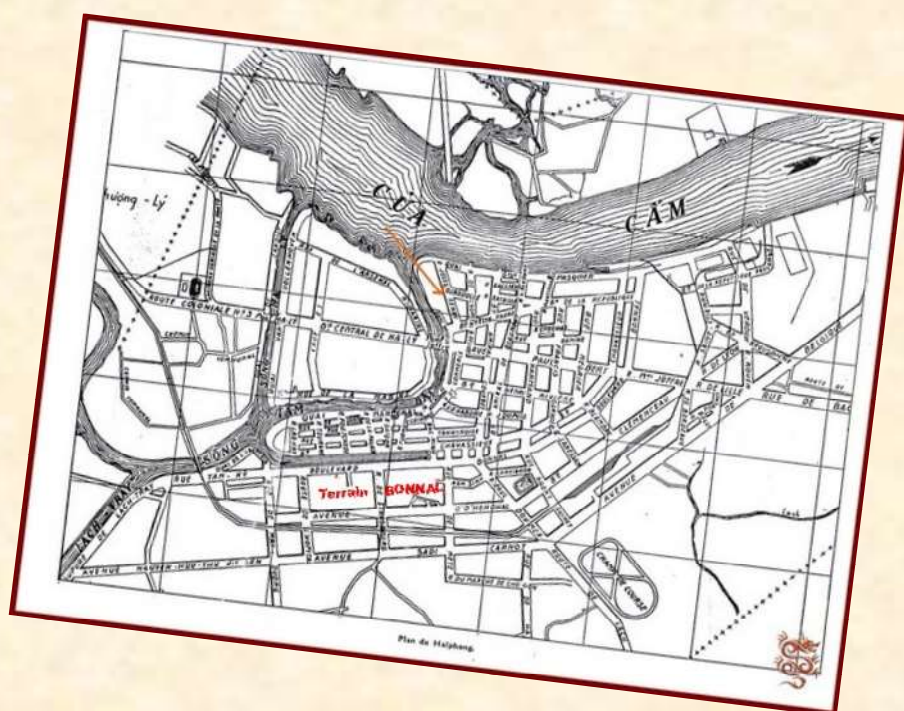
Avec le Père Paris nous n'avons jamais fait d'Histoire, de Géographie, de Physique ou de Chimie. Ces matières n'étaient

pas au programme avant la seconde, et donc je n'avais pas de retard par rapport à mes camarades du lycée.

Arrivé au BAC, ça a très bien marché puisque j'ai été reçu sans encombre.

Le Père Paris était curieux : il était maigre comme un clou, grand élancé et c'était un monsieur un peu misanthrope. Dans son aspect extérieur, il était très souvent habillé dans un pyjama de soie très légère, comme les annamites d'ailleurs. Il était marié à une annamite, et il en avait quelques enfants. Mais il y avait autour de lui d'autres femmes plus jeunes et nous le soupçonnions d'avoir des maîtresses. Au fond je crois qu'il devait vivre dans un harem. C'était apparemment un gros fumeur d'opium. C'est sans doute pour cela qu'il s'était fixé en Indochine.

Souvent nous sortions ensemble, le samedi avec Roger, Bruno et Georges Ménard au terrain Bonnal, devant la maison de Roger, on faisait des acrobaties à bicyclette, je faisais du sur place et j'étais très fort pour ça. On faisait des courses à pied, un jour Jean Fauvelle avait fait faire des haies, et nous faisions des courses de haies.



Le terrain Bonnal, c'était un terrain gagné en rebouchant le canal Bonnal qui unissait 2 bras du fleuve Rouge. Il y avait là 2 grands terrains de football.

Nous faisions cela le samedi car Georges Ménard n'avait pas le droit de sortir les autres jours de la semaine. Il était soumis à l'autorité de sa mère Me Forest (une métisse divorcée de

de suite j'ai mené le train pour aller jusqu'à Doson où nous avons le vent contraire.

Alors chaque samedi c'était à peu près la même cérémonie pour obtenir que Georges se joigne à nous. Moi, je me gardais bien d'apparaître sous les yeux de me Forest. Jean Fauvelle, trop timide, Bruno allait seul sous la fenêtre de Me Forest et les 2 mains jointes très sagement, comme un petit garçon très sage, disait : « Voulez-vous me Forest permettre à Georges de venir avec nous ». Alors Me Forest répondait : « Oui je veux bien mais je ne veux pas qu'il y ait le petit Girodolle. Parce le petit Girodolle c'est un voyou ». Alors moi j'entendais tout cela caché à l'angle du bâtiment. Cela me flattait beaucoup.

Les autres jours étaient réservés à ma bicyclette. Je prenais ma bicyclette après les cours du Père Paris, et j'allais à Doson puis je revenais. Doson c'est une plage, la plage de Haiphong, où mes parents avaient une maison de campagne. Je faisais donc 42 kms par jour et cela me permettait d'être très fort dans ce sport.

Si bien que lorsque nous organisions des courses avec Jean Fauvelle, et je les battais tous. Il y avait Lai et Duc son grand frère, que je craignais. Les courses se déroulaient à partir du cercle sportif on roulait jusqu'à 4 kms plus loin pour tourner autour du lac Trai et de revenir à Haiphong après un petit périple dans la ville nous arrivions à la hauteur de l'apportement de l'hôpital où se trouvait l'arrivée.

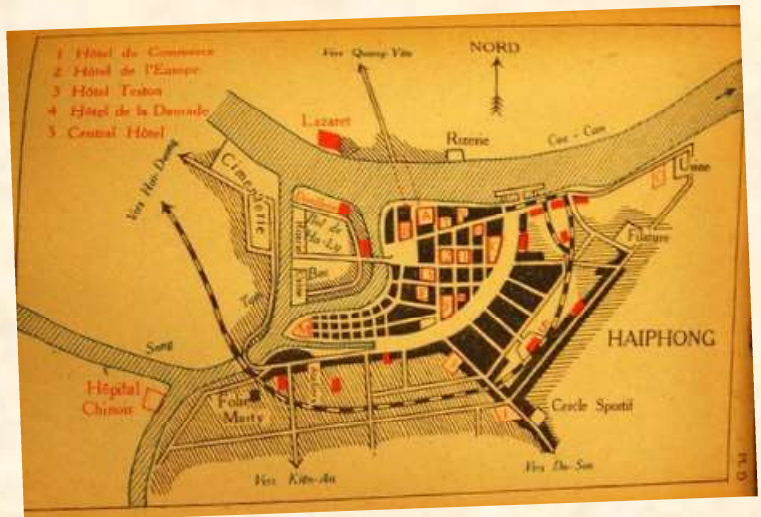
Alors comme à mon habitude puisque je roulais tout seul, j'ai pris le train dès le début de la course, je suis parti seul en tête et je n'ai pas tourné la tête en arrière jusqu'à mon arrivée au lac Traï. Quand même, arrivé au lac Traï, en faisant le tour du jardin, j'ai risqué un regard et alors à ma grande surprise, moi qui craignais énormément le fameux Duc, et bien je me suis aperçu que Duc, nous l'avions semé. Derrière moi il ne restait plus que Jean Fauvelle. Mais j'avais remarqué que Jean Fauvelle donnait des signes de fatigue évidents. Alors quand j'ai eu terminé le tour du lac Traï, j'ai appuyé un peu plus sur les pédales, c'était le moment rêvé puisque le vent était derrière nous à ce moment là, et alors là mon ami Jean Fauvelle, je l'ai semé lui aussi et je suis arrivé avec une très confortable avance à l'appontement de l'Hôpital où nous attendais Ménard, le frère de Jean Fauvelle et Roger Bruno et quelque copains. Cà a été ma plus grande victoire, ma première victoire, et j'en ai été très fier.

Enhardi par ce premier succès je ne tardais pas à devenir de plus en plus ambitieux et j'organisais un beau jour une course un peu plus longue que l'on avait baptisé très pompeusement championnat de Haiphong.

Il s'agissait de faire un trajet partant du cercle sportif jusqu'à Dosein et retour avec arrivée devant le cercle sportif. Cela faisait environ 42 kms à parcourir. Ce jour là nous étions assez nombreux, il y avait, en plus des copains habituels, les 2 frères Fauchet, Cheylan et 2 ou 3 autres copains dont j'ai oublié les noms. Alors fidèle à mon habitude j'ai commencé à prendre la tête, tout

Ce vent venait de la mer. Mais ça ne m'inquiétait pas beaucoup, j'avais l'habitude de rouler seul et j'avais à ma main. Les copains étaient derrière je ne m'en préoccupais du tout.

Arrivé à Doson, quand même j'ai commencé à regarder derrière moi et là il n'y avait plus personne. Si, il y avait encore quelqu'un. Il y avait le frère cadet de chez Fauchet qui tenait le choc, et ma foi il n'avait pas l'air trop fatigué.



Nous avons fait le tour de ce fameux triangle à Doson et pris la route du retour. Là bien sûr le vent était derrière nous et j'ai augmenté ma vitesse sans me préoccuper de personne. Au bout de 5, 6 kms à peu près, j'ai entendu le bruit d'une chaîne qui sautait derrière moi alors je me suis retourné et j'ai vu que mon camarade Roger avait des ennuis avec sa chaîne. Il a été obligé de descendre pour remettre sa chaîne sur son pignon, resserrer ses papillons, et puis reprendre la poursuite.

Mais je ne l'ai pas attendu comme vous pensez, comme j'en avais encore sous les pédales, j'ai donné encore un coup d'accélérateur, et j'ai foncé alors à toute vitesse parce que à ce moment là j'étais tout seul, j'avais le vent derrière moi, je n'étais pas fatigué du tout, et je m'en donnais à cœur joie. Et ainsi je suis arrivé à Haiphong pomponné avec une très large avance.

Alors par la suite nous avons organisé une course par équipe. A cette époque là, Jean Fauvelle n'était plus là. Il était reparti à Hanoi, au lycée Albert Sarraut, où il avait pu entrer en seconde. Moi j'étais donc là seul avec Lai comme équipe : nous représentions l'école des frères Saint Joseph. Nos adversaires étaient les 2 frères Fauchet avec Cheylan ; eux présentaient le collège Henri. Alors toujours le même scénario je pars en tête, je ne préoccupe de personne.

Arrivé à environ 5 ou 6 kms de Dason je me retourne et je m'aperçois que Laï avait été lâché, et qu'il était à au moins 400 mètres derrière nous. Je me suis dit : « C'est embêtant car il va me faire perdre la course par équipe ». Je me suis laissé glisser discrètement derrière le peloton, et puis je me suis laissé distancer. Le peloton m'a donc dépassé, et à un moment donné Laï m'a

4. Seconde période de ma vie : le cours Paris (suite).

rejoint. Je lui ai demandé : « Alors qu'est-ce qui se passe ? »

Il m'a dit : « Mon vieux je suis fatigué, j'ai mal aux jambes, je ne peux plus rien faire. » Je lui ai dit : « Pas question, tu vas me sucer la roue et tu vas revenir avec moi. »

Et alors je l'ai trainé comme ça et nous avons rejoint le peloton avant d'arriver à Doson. Mais cela a été peine perdue puisque quelques instants après, environ 10 kms, Laï a été repris d'une défaillance terrible et cette fois-ci on l'a lâché définitivement. Alors je me suis dit : « Après tout je ne vais pas m'amuser à faire la navette entre Laï et le peloton, ça va être la catastrophe complète ». Je me suis dit : « Laï est derrière, tant pis il y restera. »

A ce moment là je me suis mis sagement dans les roues de mes concurrents, et je n'ai plus bougé du tout. A 200 mètres de l'arrivée j'ai placé un sprint qui a lessivé tous les copains et, si je n'ai pas gagné la course par équipe, j'ai tout de même été le premier au classement individuel. Alors ma foi, ça m'a sauvé.

Mais toutes ces courses que nous faisions n'étaient que des courses officieuses. Alors, il fallait quand même couronner le tout avec quelque chose de plus officiel. Nous avons pu bénéficier d'une occasion le 11 novembre 1928, la mairie de Haiphong a organisé une course pour les jeunes. En réalité il y avait 3 courses : une course de lenteur, une course pour les jeunes, une course pour les seniors. Dans la course de lenteur j'avais participé et, j'étais toujours avec ma roue fixe. Et bien cette course là, c'est moi qui l'ai gagné bien sûr parce que les concurrents ne savaient pas faire du sur place, et moi cela ne me gênait pas, j'attendis que tout le monde passe la ligne d'arrivée pour me mettre en train.

Par la suite il y a eu la course des juniors : cette course réunissait toujours les mêmes, avec quelques annamites. Et là encore j'ai craint un certain Fortier.

C'était un élève du collège Henri, il était grand et costaud et je le croyais très fort à bicyclette. Quand nous sommes partis, j'avais un peu changé de tactique. Je ne me suis pas précipité à l'avant du peloton. Je me suis mis derrière Fortier, et comme je me suis aperçu qu'il ne forçait pas le train, je me suis dit « Tant pis, j'y vais ». J'ai pris alors la tête du peloton et je suis parti sans m'occuper des autres. Il y avait 2 grands tours de circuit à faire dans Haiphong. J'étais seul devant avec une quinzaine d'autres derrière moi nous avons fait 3 tournants et au 4ème tournant, c'était une espèce de quadrilatère que nous faisions, au 4ème tournant, il y a eu une chute collective.

A ce moment là j'ai forcé l'allure et je suis passé une première fois j'ai terminé mon premier tour avec une avance assez confortable, j'avais environ 200 mètres d'avance sur le peloton derrière. Quand j'ai vu cela j'ai foncé carrément et j'ai gagné la course avec une avance très confortable au moins 400 mètres sur le second qui était un fils Fauchet. J'étais très content.

J'ai longtemps regretté que la municipalité n'ait pas organisé après la 3ème course une course ou nous aurions été réunis, juniors et seniors. Car je ne craignais absolument pas de seniors. Parmi les seniors il y avait évidemment des professionnels de Hanoi, tel que Diork et consorts et il y avait aussi les militaires noirs du 18^{ème} RMC de Haiphong qui entraînaient des développements de 8,5 / 9 mètres, alors que moi je trainais un développement de 6,2 mètres.

J'avais souvent rencontré ces tirailleurs sénégalais dans mes entraînements. Sur la route je me contentais de les suivre. Et quand on arrivait aux abords du lac Traï, avec mon petit développement je leur plaçais une accélération qui les laissaient sur place, ils en étaient ébahis.

Ce dernier succès n'avait pas tardé à faire le tour de la ville : tout d'abord maman, qui ne savait que j'étais parti faire la course a été avisé presque tout de suite par Davi (DINH) notre chauffeur qui est accouru à la maison en disant : « Oh madame, madame. Monsieur Pierre, il a tout gagné tout, la course de lenteur, la course junior. » Son enthousiasme était délirant. Il était plein d'admiration pour moi, et il faut dire qu'il m'aimait bien. C'était un très bon serviteur et j'ai beaucoup regretté le jour où il nous a quitté.

Désormais ma consécration de cycliste émérite était assurée. Et le lendemain elle faisait l'objet de toutes les conversations chez les jeunes et en particulier chez les élèves du collège Henri Vener. Tous là bas me connaissaient. Évidemment j'étais loin de les connaître tous. Mais parmi eux, il y a eu un jeune homme qui avait à peu près mon âge et ne partageait pas l'avis de ses camarades. Je ne sais pas pourquoi, je ne le connaissais pas, je ne lui avais jamais rien fait, mais il faut dire qu'il était peut-être un peu jaloux de moi, et il a émis l'hypothèse que je n'étais pas le plus fort. Et alors, comme il était plein d'admiration pour son frère aîné qui était au lycée ... il a lancé à la cantonade : « Oh Girodolle, si mon frère courrait avec lui il le battrait ». Alors ce commentaire m'était parvenu, et j'ai fait savoir à ce gaillard que je lançais un défi à son frère pour les prochaines vacances de Noël, et je lui ai fait demandé de se rapprocher des frères Fauchet et Cheylan pour fixer les modalités d'une rencontre.

C'est ce qui fut fait. Nous devions nous rencontrer sur 2 terrains différents : le terrain de la Vitesse (une course sur 1 km en 2 manches), et une autre rencontre en course de fond d'au moins 40 kms de long (aller et retour Haiphong—Doson). Lorsque le grand jour arriva, René Vergiti se présenta donc avec son frère Henri et son frère aîné Robert, tandis que moi je me présentais avec les frères Fauvelle Paul et Jean, mon frère, Laï, les 2 frères Fauchet et Cheylan. Ce fut un désastre pour

René Vergiti. Je le lessivais facilement en deux manches sèches. Il était vexé comme un pou.

Mais c'est surtout l'air dépité de son frère Henri qui me fit le plus plaisir. Restait donc la seconde confrontation sur 40 kms qui aurait du avoir lieu le lendemain. Mais le lendemain, mes compagnons et moi avons attendu René Vergiti en vain. Il reconnaissait par là officiellement qu'il n'était ait pas de taille à me battre.

Mais revenons en au cours Paris.

Ce cours a subi en début septembre de l'année 1927 des modifications très profondes. Georges Ménard nous a quitté pour aller continuer ses études en France, décision brutale de ses parents. Les parents de Jean Fauvelle et de Roger Bruno ont décidé d'envoyer leurs enfants au lycée de Hanoi pour le début de l'année scolaire 1927. Je restais seul dans ce cours Paris pendant quelques temps. Puis un nouveau camarade est venu se joindre à moi, il s'appelait Jean BARDET. C'était le fils du sous directeur des douanes de Haïphong, il était un peu souffreteux, un peu maladif, et sa mère, qui le tenait dans un boîte de coton, avait convaincu son mari de le garder là à Haïphong pour surveiller sa santé.

Un peu plus tard la Fille d'un colonel en garnison à Haïphong nommée CLEMENSON a rejoint le cours. Il s'agissait pour les parents CLEMENSON de la soustraire au lycée de Hanoi, lieu de perdition. Tout avait changé, plus la même ambiance, plus de rigolades.

Fin décembre 1928, M. Paris a décidé de façon abrupte d'interrompre le cours définitivement suite à la visite d'un client à sa librairie, et qui semblait lui avoir été désagréable. Nous surprénant en pleine rigolage, il s'était mis en furie et nous avait congédié.

De retour à la maison je n'ai rien dit à ma mère. Mon frère suivait lui aussi des cours après nous, il avait comme compagnon 2 grands cancras âgés de 5 ou 6 ans de plus que lui, et il avait été congédié comme nous. Mon frère comme nous, nous nous sommes bien gardé d'aller rapporter la chose à maman. Nous estimions que c'était à M. Paris de prévenir les parents concernés. Nous nous estimions en vacances et nous apprêtions à passer de bonnes vacances.

C'est le père BARDET qui a prévenu ma mère, inquiet de savoir quoi faire et ma mère surprise a interrogé le père Paris qui a expliqué qu'il était trop vieux pour maintenir ces cours. Nous avons donc rejoint le lycée Albert Sarraut, mon frère en était plutôt satisfait, moi je ne voulais pas car cela signifiait la reprise du pensionnat. J'ai été obligé d'accepter la nouvelle situation.

Voici quelques anecdotes qui m'ont laissé de bons souvenirs.

Au cours Paris nous étions 4, mais parfois il venait une jeune fille pour les cours d'anglais et de latin. Christiane Forest, demi sœur de Georges Ménard, elle avait environ 3 ans de moins que moi. Elle était très amusante, pas très jolie, mais sa jeunesse lui donnait un piquant qui n'était pas désagréable. A la fin des cours elle filait rapidement et nous faisions la course pour arriver le premier en bas des escaliers. Comme elle était vive, elle arrivait presque toujours la première. Devant moi ces cheveux longs vo-

laient et je les attrapait parfois pour la stopper net, et cela me faisait rire. Elle riait aussi, mais un peu jaune.



J'avais aussi à l'époque le virus de la **photographie**, mon père m'avait payé un appareil KODAK 6X9 qui était très bon.

Mais je m'intéressais surtout à un vieil appareil que ma sœur Germaine avait laissé à la maison avant de partir. C'était une grosse boîte carré sans marque, qui faisait des plaques 9X12.

Le format était plus grand, et l'appareil fonctionnait bien. Il avait 6 plaques qui basculaient l'une après l'autre quand on avait fait une photo, et on faisait donc 6 photos. Un jour j'ai demandé à Christiane Forest si je pouvais la photographier, et elle m'avait proposé de passer chez

elle après les cours, car elle avait interdiction de sortir après les cours. Le jour de notre rendez-vous elle me guettait à la fenêtre pour m'accueillir au ré de chaussée où se trouvait le salon. Elle s'est installée sur un fauteuil dans le salon et, à cette époque là, les photos n'étaient pas faciles à faire quand il n'y avait pas beaucoup d'éclairage. On faisait des poses de 3, 4, 5 secondes. J'ai donc pris une photo en posant quelques secondes et j'ai fait développer cette photo. Elle n'était pas formidable. Cela manquait de luminosité et l'un de nous avait du bouger, la photo était floue. A l'époque j'avais quand même trouvé cette photo pas trop mal.

Je ne l'avais pas donné sur le coup à Christiane. Je crois même ne pas lui avoir montré. Ce n'est que, il y a 2 ou 3 ans environ retrouvant cette photo là dans ma collection, que j'ai ait fait un agrandissement 13X18 et que je lui ai envoyé. Je dois avouer que je lui ai fait une grande surprise car elle ne se rappelait pas du tout de cette anecdote là. Ce qui m'a fait rire dans cette histoire, c'est que si Me Forest avait su que Christiane m'avait reçu comme ça, tous seuls dans son salon, et bien je suis à peu près sûr qu'elle en serait morte la vieille vache d'une crise d'apoplexie.

Je ne pratiquais pas que le cyclisme : je faisais de l'athlétisme, course à pied, courses de vitesse, courses de fond avec les mêmes copains et je battais régulièrement. Je nageais aussi à Dosson. J'ai appris à nager avec un bambou, tout seul. Dans le bambou on utilise le tronc du bambou qui a 10 centimètres de diamètre. Ce tronc de bambou est particulier, il est creux à l'intérieur et entre chaque nœud il y a des cloisons intérieures. Ces nœuds sont distants de 30, 40 centimètres, sur un bambou de 1,5 mètre, il y avait un certain nombre de compartiments absolument étanches et le bambou était insubmersible. Alors on s'asseyait dessus à cheval, on le tenait serré entre les cuisses, et on nageait avec les bras. Un jour le bambou m'a échappé, et j'ai continué à nager, et je me suis aperçu que je savais nager tout seul. De ce jour là je n'ai plus utilisé le bambou.

4. Seconde période de ma vie : le cours Paris (suite).

J'étais assez casse cou comme vous avez pu le remarquer, et au niveau natation j'ai pris quelque fois des risques inconsidérés. J'aimais partir au large, 5 à 600 mètres du rivage et je restais 1 heure à nager. Je me suis aperçu un jour, qu'un homme me suivait, il me connaissait, moi pas, et il me surveillait en cas ou il m'arrive un accident. Un jour j'ai reçu des observations de ma mère. Le vieux monsieur était allé faire son rapport.



Avec Jean Fauvelle, nous pratiquions aussi du tennis. On en faisait sur la plage à Doson avec un filet que l'on installait sur le sable, on traçait les lignes avec un bâton, ça c'était au début. Maman nous a payé un abonnement au cercle sportif haiphonnais : l'endroit possédait une bibliothèque, des salles de réunion, des vestiaires avec douches, des terrains de tennis. Nous avons joué là avec Jean, mais dans ce sport là je n'ai jamais brillé. Jean m'a toujours lessivé.

A l'âge de 13, 14 ans, je m'amusait avec des petites voitures métalliques, j'en avait une très belle collection. J'avais une réduction de **Citroën**, de 30 40 centimètres de long, avec un petit moteur et un volant qui actionnait les roues et la voiture tournait. J'avais une **Delage torpédo 4 places**, avec un moteur ayant une marche avant et une marche arrière. j'avais aussi une Renault. J'avais aussi une voiture sans marque, un jouet, qui avait une forme bizarre et un capot rond, un carrosserie qui se voulait sportive, mais c'était pas bien réussi.

Elle était lente mais j'avais décidé que c'était une **Delau-nay Belleville**. J'en avais une autre qui n'était pas très costaud mais dont le moteur était très rapide. Un jour j'ai récupéré des tôles qui emballaient des boîtes de chocolat « Marquise de Sévigné » pour tailler une carrosserie en forme de **Bugatti**.

J'avais monter le moteur de la voiture précédente dessus, comme la voiture était très légère, elle allait vite et était la championne de vitesse. Quant à mon frère il avait lui aussi des voitures mais je ne me souviens plus très bien. Il avait une réduction de **5 CV Citroën**. Nous faisons des course en tournant autour de la maison. La maison était longue 30, 40 mètres et large de 10, cela faisait 100 mètres. J'avais la chance de toujours gagner. Alors, nos amis Fauvelle avaient aussi des voitures, et on faisait des courses Fauvelle contre Girodolle et on les a toujours battus. Leurs voitures n'étaient pas terribles et un peu massacrées.



Nous jouions aussi au pingpong et là je me défendais pas mal. La première année que nous faisons des parties avec nos amis, j'avais trouvé un service qui était très brutal, mais pas réglementaire, et nous nous en sommes aperçu la veille de notre tournoi. Alors on m'a laisse utilisé ce service là, alors j'ai gagné

ce tournoi. Le prix était un livre que Roger Bruno nous avait offert. C'était une histoire abracadabrantes avec des avions.

L'année suivante nous avons invité des chinois à notre tournoi et en finale j'ai été battu par un Sohan pas facilement et surtout parce qu'il était très calme, alors que moi je m'énervais.



L'année suivant, après avoir bataillé contre Pierrot Fauvelle qui m'avait bien tenu tête, j'ai retrouvé mon frère Albert en finale et je l'ai battu.

On jouait aussi au football.

5. Quelques écrits de Pierre et des photos de famille.

Hello!

VERONIQUE GIRODOLLE

Voici les lettres
de la vie de Pierre,
mon grand père + l'histoire
de la ville de Do Son +
l'écriture du papier à
cette des magazines
francophones.

Des photos d'authenticité
avec des données que je
ne connaissais pas + Pierre +
Nado + Jacques mon père.

J'ai ajouté 999
photos de Février 93
d'Hàiphong lors
de mon voyage!



C253725

Explications

des 4 points rouges posés
sur le plan du jardin de notre propriété de Do Son

1. Le Serpent jaune.

Un beau jour, au petit matin, nous nous levons
très tôt, Manthe et moi, nous nous levons à 10h, devant la maison.
Manthe était très intriguée par un petit serpent, 40 cm. environ
qui s'était enroulé autour de sa jambe. Le serpent était
tout jaune, d'un très joli jaune, tacheté de noir. Papa, qui
passait par là, a blémi. Il a réagi finalement, à
l'écrit d'une lettre de dit, à l'écrit Manthe et il a
tué le serpent, qui était, paraît-il, très venimeux.

2. A cet emplacement là, on a accroché un
autre serpent, que tata Manthe avait déjà plus ou
moins tué, au moment d'une charrette qui
passait là et on a fait du feu sous le serpent.
Longueur = près d'un mètre.

3. Ici, un beau jour, je me trouvais avec
mon père Albert. Sur un petit arbuste à côté de
nous, j'ai cueilli un fruit rouge et rond, comme une cerise.
Je l'ai tendu à mon père en lui disant: "Tiens, mange,
c'est très bon."

fort. Albert a répondu aussitôt -

Ay! ay! ay! Qu'est-ce que je n'ai pas entendu
ce jour-là - Je devais avoir 6 ou 7 ans -

4. Un beau matin, je me trouvais à cet
emplacement là, avec un coque qui habitait
la terre.

Je regardais la terre labourée et les
vers de terre que la pelle avait dérangés.

Tout à coup, j'aperçus, parmi les 2 ou 3 vers
de terre, une bestiole un peu extraordinaire.

Cette bestiole avait l'aspect des vers de terre.
Forme allongée, couleur rose, brillante, mais elle
était beaucoup plus mince et, surtout, beaucoup
plus rapide.

Je la saisis aussitôt et je la cacha en
deux, entre mes deux petits index et pouce.

Frayeur non dissimulée du coque qui
avait assisté à la scène.

C'était, paraît-il, un serpent minuscule.

VERONIQUE GIRODOLLE

Au plaisir
d'échanger ces
petits bouts de
mystère familial!

Père
Père



C253725

5. Quelques écrits de Pierre (suite).

Résumé
de ma carrière scolaire et universitaire

Septembre 1915 - Institution Sainte Marie (Ecole des Sœurs)
Ecole de filles où l'on penait aussi des
garçons en classe de "maternelle"

C'est là que je passais mon temps à
embêter les filles. Pour me calmer, la sœur me
mettait au piquet, derrière le tableau, qui était pe-
sé sur un chevalet dans un coin de la classe.

Mais je foutais le camp - Alors, elle m'a
chaîné les pieds. Alors, je me détachais et je repartais.
C'est pour ça, elle avait fini par m'attacher et
les pieds et les mains.

J'y ai fait les années 15-16, 16-17 et 17-18 -

Septembre 1918 - Entrée à l'Institution St Joseph - Ecole
religieuse (Frères de la Confraternité de St Jean-
Baptiste de la Salle)

Années 18-19, 19-20, 20-21, 21-22, 22-23, 23-24 et
24-25.

Mon premier Directeur était le père Dominique,
un excellent homme extrêmement gentil - Il se faisait appeler -
"le Vieux".

Certificat d'Etudes primaires - (juin 1925)

Premières études de violon avec le père Thomas,
qui était annamite pur sang. Très alerte, vif et intelligent
et très bon garçon. Ne manquait pas de cligner des yeux -

Claquement des yeux quand il annonçait le titre du
morceau de musique "Les petites femmes de Paris" qu'il nous
faisait répéter pour la dévotion des pères. Je faisais partie
de l'orchestre, évidemment.


Pierre Gnodde.

septembre 1925 - Entrée au lycée Albert Sarraut à Hanoï
En 5^{ème} A directement, après un trimestre préparatoire en
latin et en anglais, pendant les vacances, avec M^r Paris,
à Dora.
Cz n'a pas marché sérieusement.

septembre 1926 - Entrée au cours Paris, à Haiphong, avec
Jean Fausset, Roger Bureau et Georges Mesnard - des 3
moussiquiers.
M^r Paris était un capitaine d'artillerie qui s'était
fait mettre à la retraite assez jeune. Un peu fumeur d'opium.
En congédie (En amitié, con gay signifie 'fille')
En congédie ou plutôt "enragé", cela veut dire avoir une
femme amant - lui en avait plusieurs. Très intelligent et
très cultivé - Nous enseignant le Français, le latin, le grec et
les math où il était très fort.

Années 26-27, 27-28 et 28-29 jusqu'en janvier 29

novembre 1929 : Reentrée au lycée Albert Sarraut en classe de 2^{ème} A'
(Lata Scimus) -
Donc son année 1928-29 - Années 29-30 = Première A'
1930-31 Philosophie - Bac en juin 1931 - (écrit)
et en septembre 1931 (oral)

Notre villa
au bord de mer
en Indochine
à Do-Son, à 20 Km au Sud de Hôï-Phông

5. Quelques écrits de Pierre (suite).

C'était une belle propriété - Le terrain sur lequel elle avait été bâtie mesurait au moins 150 mètres de longueur sur 50 mètres de largeur. Elle était orientée à peu près Est-Ouest. Elle donnait directement sur la plage, à l'Est - On pouvait ainsi admirer tous les levés de soleil - Mais le plus beau c'était sans aucun doute les couchers de soleil, de l'autre côté, côté terre.

Nous bénéficions donc toujours de la brise marine et, même quand il faisait très chaud, nous ne souffrions pas beaucoup. D'autant plus que chacune des Spiros était ventilée par un ventilateur de plafond.

Jusqu'en 1928, après la mort de Papa, le 28 février si ma mémoire est bonne, nous nous étions contentés de la petite villa de trois pièces que Papa avait achetée vers 1914, 1915.

Après la mort de Papa, Maman a fait rajouter le salon et la chambre des garçons. La verandah côté Ouest a donné 2 cabinets de toilette avec douche et eau courante. Dans son dernier état, cette maison disposait donc de trois cabinets de toilette : un pour chaque chambre.

L'eau courante était fournie par une grande citerne ronde juchée sur une tour au dessus d'un puits. Chaque jour, le boy remplissait la cuve à l'aide d'une pompe à bras - Excellent exercice le matin au réveil.

Bien entendu, un tuyau et un robinet alimentait la cuisine toute proche.

Maman avait fait construire également un deuxième garage pour la Renault - conduite intérieure 6-8 places, équipée


Pierre Gnodole.

avec -

que nous avons eu une enfance

Nous pouvons dire, mon père, mes deux sœurs et moi

De vrai petits princes -

Papa

du fameux moteur KZ, qui avait fait le Sahara. Quant au 1^{er} garage, il était réservé à notre vieille Buick, 4 places, 10 chevaux. C'était une torpédo dicapota ble qui marchait à merveille. Buchet était l'ingénieur qui avait construit le moteur de cette merveille "Santal Dumont".

Mes parents vivaient largement. Tout ce qu'ils avaient acquis avait été acheté à crédit, en empruntant aux banques ou à M. Briffaud, un grand ami de Papa.

Je les soupçonne de ne s'être jamais beaucoup préoccupés du remboursement de ces crédits; ils se contentaient de payer régulièrement les intérêts.

C'est ainsi qu'en 1932, quand la 'grande crise de 1929 a touché l'Indochine, Haman s'est vu déclarée en état de cessation de paiement, puis carrément en faillite vers Février, mais 1936, alors que je finissais mon Service militaire.

En 1939, la Banque Franco-Chinoise, qui avait une hypothèque sur notre villa de Do-Son, a rendu la villa. Mais Haman a tout de même pu louer cette villa jusqu'en 1941.

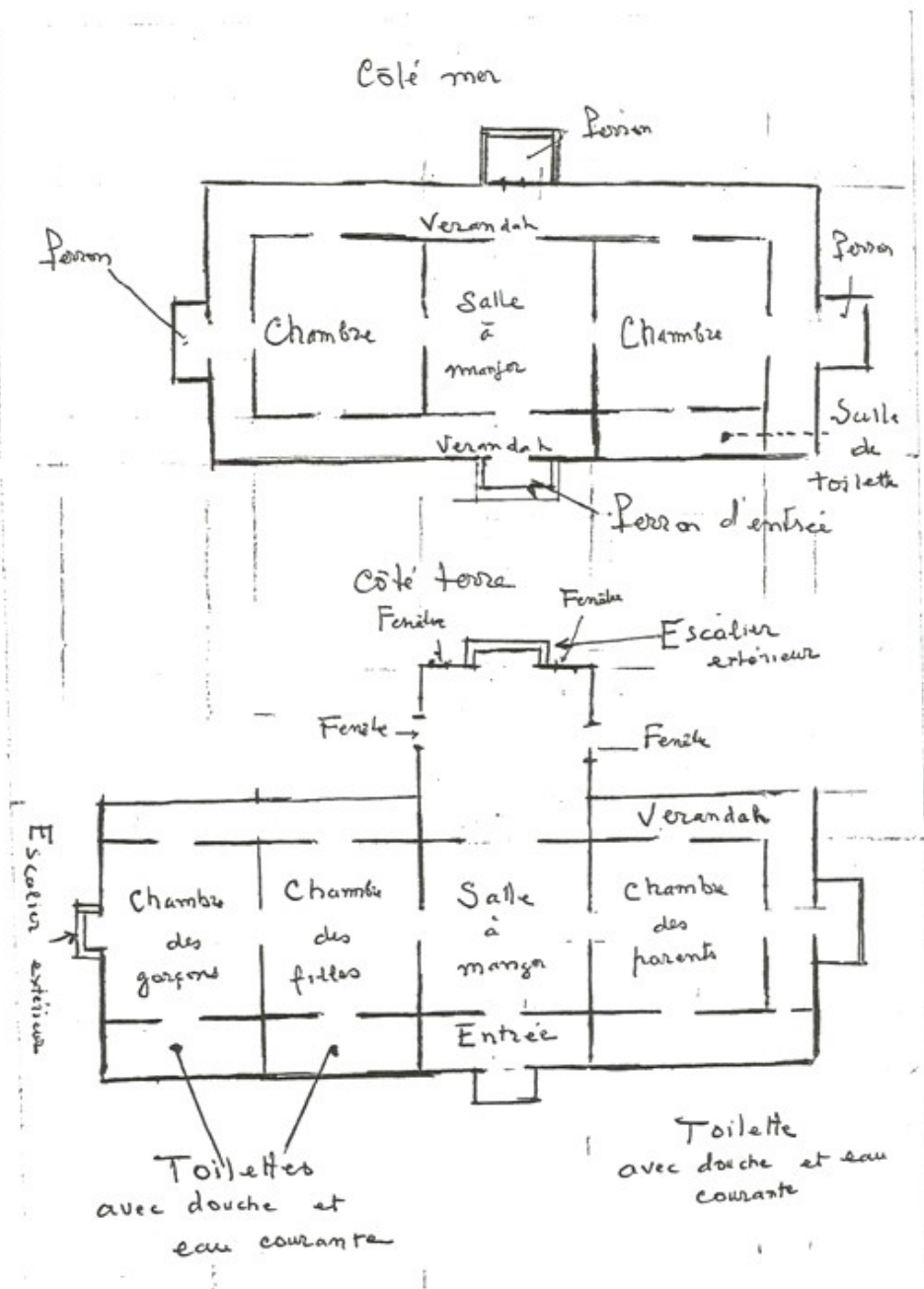
Quant au grand magasin que nous possédions à Haiphong, hypothéqué au profit de M. Briffaud, il a été rendu à M. Briffaud, qui nous l'a loué jusqu'en 1953, date du départ définitif de la famille Grotolle du Tonkin.


Pierre Grotolle.

Notre villa
au bord de mer
en Indochine
à Da-Son, à 20 Km au Sud de Hôï-Phông

5. Quelques écrits de Pierre (suite).

persiennes tout le long des verandahs, et 4 portes persiennes, une de chaque côté maison. A l'intérieur, il y avait 8 portes vitrées. Pas de porte entre les 3 cha



Couleur de la maison = Ocre

Couleur des persiennes et portes = Vert légèrement foncé.

La véritable maison

5. Quelques écrits de Pierre (suite), et quelques photos.

Les Jeunes d'Ankhuil étaient des ador-

On allait beaucoup se promener -
J'ai à 44, Tonique devrait rentrer
pour donner le foute à son petit
frère... (1 petit suin avec de la
bonne écrasée !!!)

Jacques s'est marié avec Jeannette
Petit Ils ont habité en Vendée,

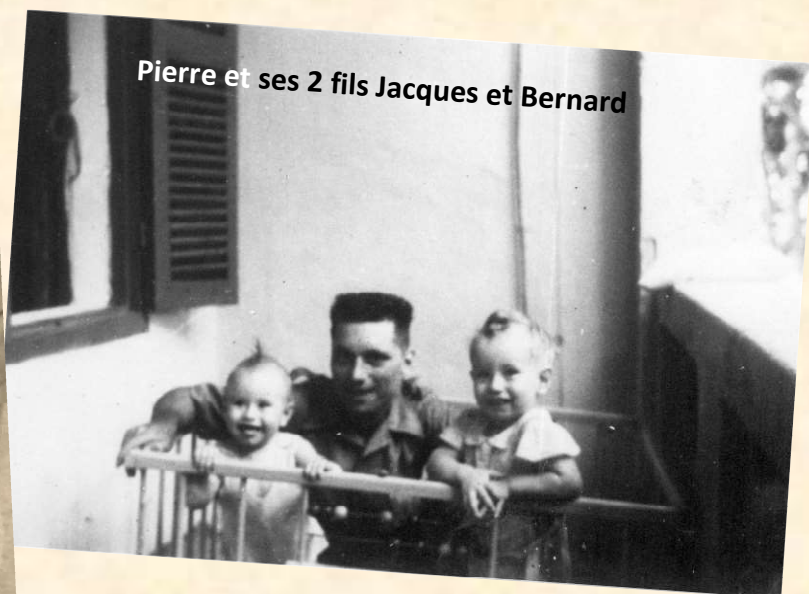
Elle était institutrice. Ils ont eu une
fille. Ils sont séparés tous deux

et un garçon -

Bernard s'est marié avec
Françoise Bandinet. Ils habitent
aux d'aunes. Ils ont un garçon qui
est C.R.S. à Plombières les Dignes.



5. Quelques photos.



6. Troisième période de vie : lycée SARRAUT .

La troisième étape c'est celle qui s'est étendue du 1^{er} Janvier 1929 et un peu après le 31 juillet 1931, la période où j'étais pensionnaire au lycée Albert SARRAUT et jusqu'à mon départ pour la France en avril 1932.

Parmi les fantaisies que je suis payé au cours de ces deux années, il en est une que ne voudrais pas oublier de mentionner : c'était un appareil photo. C'était un LEICA, le premier LEICA. C'était la première fois que l'on faisait un appareil de si petite taille. Mais la grande innovation de cet appareil, c'était le film que l'on utilisait pour cela.

On utilisait le film CINEMA, le film 35mm, et on faisait sur l'emplacement de deux images cinéma une très belle image rectangulaire dans le sens de la longueur du film. Et cet appareil a connu un très grand succès, car il était très petit et surtout d'excellente qualité, l'optique était supérieure et la mécanique excellente également.



Et alors moi, qui rêvait d'appareil photo, j'étais parvenu à m'acheter un LEICA d'occasion qui marchait très bien. J'ai fait beaucoup de photos avec.

Par la suite, grâce à un camarade qui s'appelait Pierre GRENESSE, et qui avait quelques accointances avec des revendeurs photo, j'avais acheté un agrandisseur, pour 24X36 seulement.

Je me suis payé d'innombrables distractions avec cet agrandisseur. J'avais transformé le cabinet de toilette de ma chambre en cambre noire, et j'y passais des heures. Je faisais pas mal d'agrandissement et pas des petits, puisque je faisais du 18X24. Et alors le soir quand j'avais terminé, vers 2 heures du matin, je faisais sécher mes photos directement sur le parquet, il y en avait partout. Il fallait faire attention pour aller me coucher, car il y en avait partout. Le lendemain matin elles étaient sèches et il ne me restait plus qu'à les ramasser et à les aplanir car en séchant elles s'étaient roulées. Je les aplanissais avec une règle, contre le matelas de mon lit.



7. Mes relations avec les filles.

A présent il est temps de faire une petite diversion, car, vous l'attendez peut-être, jusque là je ne vous ai jamais parlé de filles. Je ne vous ai jamais parlé de filles car au fond ce n'était pas un sujet vraiment préoccupant pour moi. Je n'ai pas eu beaucoup de succès féminins il faut bien l'avouer.

7. Mes relations avec les filles.

Mais malgré tout j'ai eu mes petits coups de cœur. Ma première émotion remonte à 1917, j'avais 5 ans. C'était à un bal costumé pour enfant à la philharmonique de Haiphong. J'étais déguisé en marquis, ma sœur Madeleine était déguisée en marquise, Marthe en Folie, et Albert je ne me souviens plus très bien.

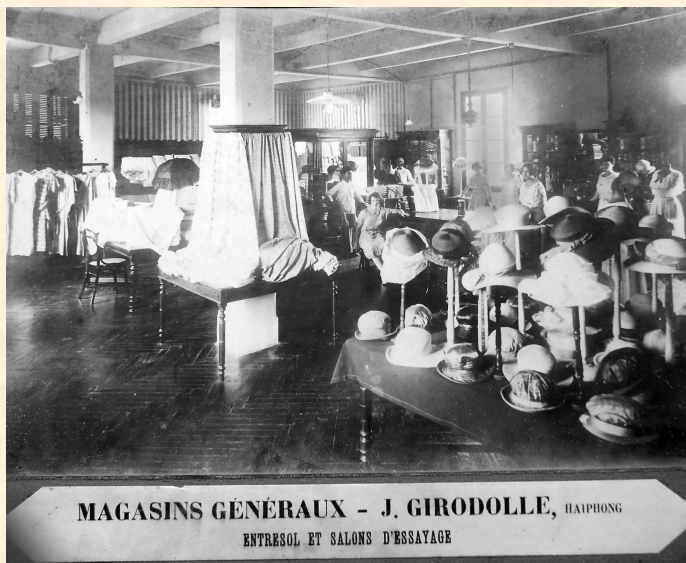
Nous étions dans ce bal et j'ai fait la connaissance d'une petite fille qui s'appelait Léonce, mais je ne me souviens absolument de sa physionomie. Les costumes que nous portions avaient été faits par Tata Louise, elle était la championne de la confection.



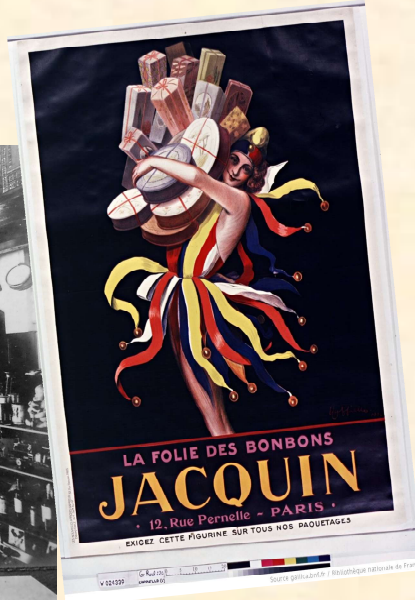
Elle était spécialiste des robes des dames à Haiphong au modèle, elle qui dirigeait l'atelier de couture que nous avions, elle faisait les robes de ville, les robes du soir, les robes de mariées, que nous vendions à nos clients. Ces robes là étaient très réputées sur tout le Tonkin.

Tata Marthe elle, était la spécialiste des chapeaux.

Cela ne les empêchait pas toutes les deux de s'occuper



des autres rayons, de vendre du fil ou des aiguilles à coudre, de couper du tissu, ou de vendre des chaussures ATA, ou encore de la bijouterie, car il y avait toute sorte d'articles chez nous, c'était un grand bazar un genre de Galerie Lafayette, il était spacieux et s'étendait sur deux étages. C'était le plus grand magasin de Haiphong. Il n'y avait que les « *Magasins Réunis* » à Hanoï plus grand que les « *Magasins Généraux Girodolle* ».



Mon père s'occupait surtout de son rayon épicerie. Il vendait du jambon, des saucissons, des boîtes de conserves. A Noël nous avions les chocolats de la « *Marquise de Sévigné* », les « *Bonbons Jacquin* », et un rayon de jouets vraiment formidable.

La « *Maison Girodolle* » était réputée pour ça.

En dehors de cela, mon père s'occupait de la comptabilité du magasin, tandis que maman supervisait un peu tout et aidait mon père dans la gestion de son affaire.

Ma deuxième émotion se situe vers 1921-22, elle s'appelait Odette PICARD. Son père louait des « *Victorias* », des voitures à chevaux que l'on utilisait pour la promenade, et en même temps il tenait les pompes funèbres.



Cela n'a pas duré longtemps, Odette a disparu dans le lointain, je ne m'en suis pas aperçu.

Un peu plus tard, quand je suis entré au lycée Albert SARRAUT, en 1925, j'ai eu la surprise de trouver en classe quelques filles : Jeanine HOLLIER, Gisèle CHINAT, Clairette BABENEIX, Marie-Thérèse MALICET, la fille « *MONDIAUX* », fille du gouverneur général, mais aucune de ces filles n'a vraiment attiré mon attention.

Je signale au passage que je faisais des misères à mademoiselle Mondiaux qui était placée juste devant moi, pendant les cours, je m'amusais à planter ma plume dans l'encre violette du lycée Albert SARRAUT et j'aspergeais ses beaux cheveux blonds. Elle ne s'est aperçu apparemment de ces petites facéties.

La troisième jeune fille qui s'est signalé à mon attention, en 1927, j'avais 15 ans, et cela a été un peu plus sérieux. Cette fille était mignonne, elle avait à peu près mon âge, elle était bien faite, elle était jolie, elle était très gentille surtout mais, voyez-vous pour elle, cela a été très platonique. Nous entions que nous étions attirés l'un vers l'autre, c'est certain, mais nous ne nous sommes jamais permis aucun geste. Nous nous permettions de regards, chaleureux certes, mais jamais aucun geste, même quand nous allions au cinéma ensemble le jeudi après midi.

J'avais connu cette jeune fille à DOSON, alors qu'elle était en vacances dans une maison qui se trouvait juste derrière la notre, de l'autre côté de la route. Elle connaissait mes sœurs, et elle s'appelait Sabine SOULTHE, le nom du maréchal d'empire sous Napoléon. Son beau père était sous-officier au 19^{ème} RMIC à Haiphong.

Et alors c'est à elle que je pensais lorsque je suis entré au lycée Albert SARRAUT en janvier 1929, et quelques jours après mon entrée au lycée, je lui est écrit une lettre assez enflammée. J'ai commis l'imprudance de poster cette lettre dans la boîte du lycée Albert SARRAUT, et bien sûr le censeur a exercé son pouvoir de censure, et cette lettre a finalement été acheminée vers ma mère. Maman m'a adressé une réponse assez sévère et cela s'est terminé là. Sabine est rentrée en France à cette époque là et j'ai appris ensuite qu'elle était décédée assez jeune, à 17 ans je crois.

La 4^{ème} femme à laquelle je me suis intéressé, je ne devrais peut-être pas le dire, car c'était une femme mariée. J'avais un penchant certain pour elle, et je crois que c'était partagé. Mais je me suis aperçu bien vite que c'était une grosse erreur et une grosse imprudence, elle avait 5 ou 6 ans de plus que moi, et cela n'était susceptible d'aucune suite. Alors de moi-même j'ai cessé cette relation. Cela se passait en 1930.

La 5^{ème}, cela a été une jeune personne de HAIPHONG, qui s'appelait Lili PAGANI. C'était la sœur d'un de mes copains. Je l'avais connu à l'occasion d'un pique-nique en 1932, alors que j'étais en instance de départ pour la France, et j'étais un peu attiré vers elle, et elle je l'ai embrassé, et par la suite nous avons correspondu pendant tout le temps où j'ai été étudiant, et cela c'est terminé avec elle parce qu'elle avait un très mauvais caractère. Elle ne m'écrivait pas souvent, et cela ne me plaisait pas. Plusieurs fois je lui en avais fait la remarque et un beau jour après mon retour de France, je lui ai fait comprendre que cela ne pouvait pas durer comme cela.

Mais il faut dire aussi qu'à l'époque je courrais 2 lièvres à la fois, car j'avais fait connaissance d'une certaine Alice Lévine à Paris dans un bal à la cité universitaire, en avril 1932. C'était une jeune fille toute petite, très jolie, intelligente, aimante et très douce. J'éprouvais un penchant assez fort pour elle. J'avais donc deux aventures en même temps, une parisienne et une corse à Bastia. J'étais partagé entre ces 2 filles et je me disais « je suis un salaud », parce que j'avais des promesses à Lili et je la trompe avec Alice. J'avais la sensation que ce n'étais pas bien de ma part.

En rentrant de la France vers l'Indochine, j'avais pris la décision de laisser Alice puisqu'elle restait en France, et je me préparer à reprendre mes relations avec Lili alors que j'avais plus de sentiments pour Alice.

Arrivé en Indochine j'ai attendu une lettre de Lili pendant plus de 3 mois. Alors je me suis dit elle attendra elle aussi 3 mois. Et de fait elle l'attend encore aujourd'hui. J'ai rompu car j'ai compris que Lili ce n'était pas solide pas sérieux. J'ai donc récrit à Alice, et cela n'a pas tardé. J'ai reçu un télégramme dans lequel elle me disait qu'une lettre suivait. J'avais décidé de m'en tenir à Alice, mais il s'est produit un événement que je n'avais pas prévu, car à la fin de mon service militaire, j'ai reçu une lettre d'Alice qui m'annonçait son intention de rompre.

Ma prochaine aventure sera celle de ma rencontre avec votre maman.

Cependant il y a un petit détail qui avait une grosse importance, Alice était juive. Cela ne me plaisait pas beaucoup. On disait tellement de mal sur les juifs, que cela ne m'inspirait aucune confiance. Remarquez c'était à tort parce que les juifs ne sont pas pires que les autres, il y en a des bons et des mauvais. Il est vrai qu'une constatation s'impose, puisque au fond j'étais un raciste. Il ne me serait jamais venu à l'idée de me marier avec une jeune fille métisse. Je n'admettais aucun mélange de race, j'étais français à 100% et je voulais rester français jusque dans ma descendance. A l'époque je n'ai jamais songé à flirter avec une métisse.



8. La quatrième étape de ma vie (1932-1934).

Résumé
de ma carrière scolaire et universitaire

Avril 1932 - à Paris - Reçu avec le numéro 22 au
Concours d'entrée à l'Ecole Supérieure de Commerce de Paris,
Boulevard de La République.

Septembre - Octobre 1932 - Entrée à l'Ecole Supérieure de Commerce
Inscription à la Faculté de Droit de Paris.

Janvier 1933 - Je quitte l'Ecole Supérieure de Commerce de Paris avec
un coup de tête.

Motif affectif - La plus grande partie des élèves qui
suivent ce cycle viennent de l'Ecole, venant de Terminer le
Cycle primaire de l'Ecole. Ils n'étaient pas bacheliers, ce qui me
déplaçait. La réputation de l'Ecole en était ternie par moi.

Mes camarades avaient donc une terrible avance sur moi.
En effet, ils avaient deviné sur trois années de Comptabilité, d'anglais
et d'espagnol. J'étais donc obligé de compléter un cycle en 1933
portant en premier des leçons particulières d'espagnol - je
n'avais fait que de l'anglais et de l'latin au lycée ainsi que des leçons
particulières de Droit et j'étais harassé de fatigue.

J'étais entré à l'Ecole parce que c'était le lieu de l'effort.
Ce n'était pas mon cas - Ah, j'ai craqué.

Septembre 1933 - Premier certificat de licence en droit - après un échec
à l'oral en juin.

Sept - Oct. 1933 - Entrée à l'Ecole des Sciences Politiques de Paris
(Section Finances Publiques).

Année scolaire 1933-34 - 2^{ème} année Licence en Droit -
première année Sciences Po.

A l'époque, la licence en droit se faisait en 3 ans.

Juillet 1934 - Reçu à dix examens partiels à Sciences Po.
Coté à l'écrit au 2^{ème} certificat de droit.

Avril 1934 - Harman, qui avait fait de mauvaises affaires
est obligé de me rappeler en Indochine.

Premier coup dur véritable de ma vie.

Accablé de désespoir, je rentre au Tonkin et
voilà sur le chemin de la vie.



Pierre Goudolle.

9. La cinquième étape de ma vie (1934-1952).

La cinquième étape, très longue, période où j'ai vécu en Indochine après ma rentrée, c'est-à-dire, de septembre 1934 et Jusqu'au 29 Novembre 1952.

J'entame donc à présent la 5^{ème} étape de ma vie.

Le moment où je débarque sur le port de Haiphong, et où je rencontre maman impatiente qui est venue me recevoir sur les quais de Haiphong. Retrouvailles très émues : cela faisait plus de 2 ans que je n'avais pas embrassé Maman.

Me voila donc revenu au bercail auprès de Maman, de mes sœurs, de mon frère, de mes 2 tantes, et puis de mon oncle et de sa femme.

Il est temps de vous expliquer pourquoi Maman avait décidé de me faire arrêter mes études : ms parents avaient débutés dans le commerce, et ils étaient partis sans un sou. Ils avaient été obligés de faire appel aux banques et c'étaient les banques qui leur avaient prêté l'argent nécessaire pour s'installer. Et alors au cours de leur commerce, mes parents qui vivaient bien ont commis peut-être une erreur : celle de ne pas rembourser les sommes qu'ils avaient empruntées. Parmi les créanciers de mes parents, il y avait les 2 banques de Haiphong : la « Banque Franco-Chinoise » et la banque d'« Indochine ». Il y avait une autre personne, Monsieur BRIFFAUT. C'était le fondateur des « docks de Haiphong », il avait fait construire tous les appontements, tous les magasins, qui recevait les marchandises arrivant de France. Ce vieux monsieur aimait bien mon père, et lui avait prêté l'argent pour acheter la grande maison de commerce que nous avions rue PAUL BERT qui avait appartenus à la société « Bordelaise ». Tous ces prêts étaient encore impayés par le fait, en 1932. Nous étions, à cette époque, sous l'effet de la crise qui avait débuté en 1929 par un crack sensationnel, le crack de New-York. Les effets de ce crack se sont fait sentir en Indochine avec un peu de retard, et c'est donc en 1932 que les affaires ont commencé à péricliter à Haiphong, et que mon oncle, qui avait repris la comptabilité de la Maison Girodolle avait été obligé de prévenir ma mère pour lui demander de stopper les envois de fonds pour payer mes études en France.

Il y a eu aussi l'influence de monsieur COLIN, directeur de la maison « PACHOD-FRERES », qui avait donné le même conseil à ma mère. Ce monsieur Colin avait aussi reçu pouvoir pour parler au nom de ma mère auprès des banques. Il était de fait devenu quasiment directeur des magasins Girodolle. Il était à la fois créancier et directeur de la maison Girodolle.

Alors, c'est avec lui que ça a accroché tout d'abord. A mon retour donc, ce monsieur m'a fait faire du sal boulot. Il m'avait utilisé à un travail idiot, des étiquettes, on démaquait toutes les marchandises, pour en baisser le prix pour pouvoir les vendre plus facilement, on défaisait les étiquettes pour en

recoller d'autres. Cela ne me plaisait pas car, je trouvais cela un peu défrisant. Je me suis donc braqué contre lui.

Et puis mon oncle Georges et ma tante Fernande, ont pris la décision de quitter ma mère pour aller à Saïgon au grand magasin « CHARNER »(carnaire). C'est à cette époque là que j'ai pris la place de mon oncle à la caisse. Un peu plus tard Monsieur Colin me demanda de prélever sur le montant de la recette des sommes destinées à rembourser les créanciers de la Maison. Il s'agissait de rembourser les prêts accordés par la « Banque Franco-Chinoise » et la banque d'« Indochine » et la société « PACHAUT-FRERES ».



Ce que j'ignorais à l'époque c'est que la société « PACHOD-FRERES » n'était pas un créancier privilégié de la maison Girodolle. Il avait réussi à se faire accorder par ma mère un encaissement sur fond de marchandises mais pour des affaires qui étaient déjà anciennes.



Cet encaissement, qui avait été établi par un avocat un peu véreux, était illégal. Alors tous les mois, 5% des recettes lui était versé pour rembourser les créanciers.

9. La cinquième étape de ma vie (1934-1952)(suite).



Un beau jour, il se ramène à Haiphong, il y venait une fois par semaine, il passait à la maison. Il me dit « Voila Pierre, maintenant nous allons changer le dispositif. Toi tu vas abandonner la caisse, tu prendras une petite caisse pour les clients qui viennent payer au comptant, et moi je vais mettre quelqu'un d'autre à la caisse. Cette histoire ne m'a pas plu car je sentais qu'il m'écarterait. Alors je lui ai dit tout de suite « Non monsieur COLIN je ne marche pas, je suis le fils, le successeur du patron, je ne marche pas pour être placé sous les ordres de n'importe quel niacoué que vous allez mettre à la place. » très vexé, il est allé voir ma mère pour lui faire des remontrances. Maman l'a écouté, mais elle savait que je ne céderais absolument pas. Parce que j'avais mon petit amour propre et que cela me paraissait inacceptable. Et alors à ce moment là, monsieur COLIN nous a quitté en indiquant qu'il ne s'occuperait plus de nos intérêts.

A partir de ce moment là, il n'est plus venu mettre les pieds à la maison. Nous étions donc débarrassés de ce monsieur COLIN en qui je ne voyais qu'un ennemi, un ennemi qui avait investi la maison par l'intérieur. Mais cela ne pouvait durer longtemps, car j'étais sursitaire, et qu'il fallait bien que je fasse mon service militaire.

Un beau jour, en avril 1935, je suis parti faire mon service militaire, je suis allé à Hanoï où j'avais été affecté dans les COSX (commis et ouvriers de l'administration des coloniaux). Cette affectation dans les COSX ne me plaisait pas du tout. Moi « aller vendre du riz, pain, sel », comme on disait à l'époque, cela ne convenait pas du tout. Moi je voulais faire le peloton des « EOR » pour être nommé officier de réserve, sous-lieutenant de réserve. J'ai fait des pieds et des mains pour quitter cette unité, et j'ai obtenu satisfaction assez rapidement. C'est ainsi que j'ai rejoint mes camarades avec lesquels j'avais été mobilisés à TANG et j'ai fait le EPPEOR (élèves préparant le peloton des élèves officiers de réserve). Cela a duré 4 à 5 mois, j'ai été reçu dans ce peloton et j'ai fait le peloton des EOR qui a duré encore environ 5 mois. Après les examens que nous avons subis, j'ai été nommé sous-lieutenant de réserve, grade acquis à la fin de mon service militaire, vers le mois de mai 1936.

Alors à Yen Bay là où j'ai fini mon service militaire, il s'est passé quelque chose d'assez curieux : j'étais caporal chef EOR, donc encore homme de troupe, au dernier grade des hommes de troupe. Mon galon était un galon de caporal surmonté d'une barrette dorée et ma qualité d'EOR était marquée par une simple tache dorée au-dessus des écussons. Parmi les sous-officiers j'avais la côte parce que ces gars là ne pensent qu'aux galons et ils se disaient « Ce gars là qui n'est que homme de troupe, mais en fait il est sous-lieutenant de réserve et il nous commande ». Et alors on me foutait une paix royale, j'allais à l'exercice le matin tout seul comme les officiers. On avait reçu de nouvelles recrues à l'époque, et nous faisions leur instruction.

Alors lorsque je me rendais à l'exercice le matin et quand j'arrivais devant mes classes, et bien c'est là que se passaient les choses curieuses. Les sous-officiers me présentaient les troupes comme si j'avais été sous-lieutenant. A la caserne je disposais d'une chambre à moi tout seul. Pour les repas, le mess des officiers ne me recevait pas. J'allais donc au mess des sous-officiers, et là je dois dire que les sous-officiers m'ont toujours bien reçu, et m'ont toujours manifesté leur sympathie.

Les camarades qui ont suivi le PEOR avec moi, André FERRER, Pierre FRANAULT, Pierre SAMACH avec qui j'avais partagé mes études à l'école des frères et au lycée Albert SARRAUT, Raymond GUICHAY, et autre qui s'appelaient PAIN.

Parmi ceux là, seul 4 ont réussi les examens des EOR : André FERRER fut éliminé suite à un accident de moto qu'il a eu, avec ma moto, en allant retrouver sa future femme, il a foncé sur le mur de sa maison, et moi qui l'accompagnais, j'ai eu juste le temps de sauter en marche, lui a fini à l'hôpital, blessé au genou, et a dû abandonner le PEOR. Pierre SAMACH a été malade et a lui aussi quitté le PEOR.

Sur ces quatre là, nous avons été 3 reçus. Pierre FRANAULT fut major, moi second et Raymond GUICHAY troisième. Pain a quitté le service militaire avec le grade de sergent de réserve.

Je viens de vous parlé de ma moto. Cette moto, c'était une petite fantaisie que je m'étais payé, avec les quelques sous que j'avais à la maison. C'était une Peugeot 205 : une 300 cm³ de l'époque actuelle. Acheté d'occasion à un camarade de Haiphong, un hindou appelé David, en 1935. Je l'avais payé 250 piastres de l'époque, soit 2500 francs Français de l'époque (25 francs actuels). Elle marchait très bien et c'est avec elle que je faisais régulièrement le chemin de Tang à Haiphong lorsque je partais en congés le samedi soir. Tous les samedis soir nous quittions Tang pour rentrer chez nous. J'arrivais donc le samedi soir assez tard, vers les 20H00 à Haiphong, et je quittais Haiphong à 21H00 22H00 pour arriver à Song Taï vers 1H00 du Matin.

Il m'arrivait quelque fois de prendre la voiture, la Renault KZ que ma mère avait achetée en 1930. Cette moto ça a été ma passion. Je l'avais personnalisée, je l'avais appelée « Pierrette ». C'est avec elle que j'étais monté à Yen Bai lorsque j'avais fini mon service militaire.

Le 11 avril 1936, j'étais sur la route entre Hanoï et Haiphong, et sur cette route à 28 kms de Hanoï environ, il y a 2 ponts qui traversent de petits ruisseaux, pont partage entre route et chemin de fer. La route longeait le chemin de fer, et à cet endroit là, la route montait sur le talus du chemin de fer et on prenait une voie qui était réservée à la voiture à côté de la voie de chemin de fer. Entre ces 2 voies il y avait une petite murette blanche. La voie pour les voitures était très étroites, il y avait tout juste la place de faire passer un camion, mais pas 2 voitures. Ce jour là, j'étais heureux et je roulais bien, à environ 90 kms/heure, et il crachinait un peu. La route asphaltée était mouillée. Pour prendre le pont, il fallait manœuvrer en faisant un petit virage à droite puis à gauche pour prendre le parapet du pont et ensuite l'inverse pour redescendre de ce parapet. Au moment de prendre le pont ce jour là, je me suis trouvé en face d'un camion qui venait en sens inverse. J'ai donné un coup de frein mais cela m'a fait dérapier. J'ai donc lâché le frein, et j'ai accéléré et je suis passé en m'efforçant de me tenir le plus sur ma droite et en penchant la moto au maximum, et le chauffeur du camion a eu aussi beaucoup de réflexes, il s'est mis au maximum sur sa droite, et nous sommes passés. Mais lorsque je suis sorti du pont, j'avais les foies. J'ai lâché les gaz, j'ai posé les pieds à terre et j'ai attendu que la moto s'arrête. Une fois la moto arrêtée, je suis resté 10 minutes à respirer fortement car j'étais incapable de faire quoique ce soit. Cette sensation m'a fait penser que je venais de voir la mort en face. Ce jour là, j'ai eu un pot « du tonnerre ».

Trois mois avant la fin de mon service militaire, il s'est produit un événement qui a été marquant pour moi : Maman avait été mise en faillite sur l'initiative de monsieur COLLIN de la maison « PACHAUT-FRERES ». Un syndic a été nommé, monsieur MONTHUIS. C'était un commerçant de Haiphong qui avait dirigé la maison OPTOC, et qui s'était mis à son compte et exerçait la fonction de syndic de faillite. Ce monsieur avait beaucoup de sympathie pour Maman, et il a été épatant à son égard. Il l'a bien servie, et il a fait un rapport très favorable pour que maman puisse conserver son affaire. En attendant, quand je suis rentré à Haiphong, il m'a demandé si je ne voulais pas prendre la suite de ma mère. Mais moi, j'avais fait une expérience qui n'était pas concluante. J'avais compris que je n'avais pas vraiment l'esprit commerçant, et j'avais décidé autre chose. J'avais demandé une place de pion au lycée Albert SARRAUT, une place de journalier, de façon à pouvoir préparer des concours pour les administrations tout en surveillant les enfants. Et ce n'est pas une place de pion que j'ai obtenu, mais par l'intermédiaire d'une personne qui s'intéressait à moi, une place au

gouvernement général, comme agent journalier, en qualité de chef du secrétariat du cabinet militaire du gouverneur général. C'est un titre bien pompeux. J'entre au gouvernement général où je suis très peu payé. On me payait 150 piastres par moi, mais il y avait eu le décret LAVAL qui avait fait baisser toutes les soldes des fonctionnaires de 10%. Je ne touchais que 135 piastres par mois. J'avais juste de quoi payer ma popote à tata Marthe, qui dirigeait la boutique familiale de Hanoï, chez qui je logeais, et nous prenions nos repas ensemble. Il me restait peu de chose en fin de moi, une trentaine de piastres.

Par la suite j'ai passé le concours de contrôleur adjoint des douanes, et j'ai été reçu en février 1937. Quelqu'un là encore s'est occupé de mon sort et j'ai été appelé à servir à la direction générale des douanes à Hanoï, en qualité de journalier toujours, mais comme je venais de réussir le concours de contrôleur adjoint des douanes, j'avais une solde un peu plus conséquente, qui se rapprochait de la solde d'un contrôleur adjoint des douanes et régie de l'Indochine Française. Là je touchais 225 piastres, c'est-à-dire 250 piastres diminuées des 10% du décret-loi LAVAL (du 8 août 1935).

Je pouvais commencer à faire des économies, car j'envisageais de me marier, et il fallait bien que je me paie ma tenue de marié, le voyage de noce etc...



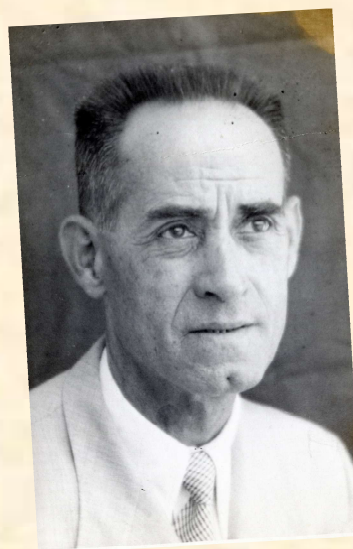
J'ai rencontré votre maman à Haiphong un peu avant la fin de mon service militaire, à une époque où je venais de rompre avec Alice, et je n'étais pas dans de bonnes dispositions pour une telle rencontre. J'étais devenu absolument misogyne. J'étais rue Francis VERNIER, je ne sais pas pourquoi, et dans la rue j'ai vu descendre un poussepousse de maître dans lequel se trouvait votre maman. Elle était raide comme un parapluie. La tête très haute, elle avait le port de tête très altier. C'était un signe de très bonne éducation, mais sur le coup, j'ai trouvé que cette fille paraissait très orgueilleuse. D'emblée, je la classais parmi les jeunes filles à ne pas fréquenter.

9. La cinquième étape de ma vie (1934-1952)(suite).

J'ai revu votre maman au dancing de l'hôtel du commerce. Tous les dimanches soirs, il y avait un dancing à l'hôtel du commerce entre 18 et 20H00. Malgré ma déception amoureuse, je continuais à sortir car j'aimais danser. Je dansais avec Yeyette LEPRETRE, Malou RENAULT, Juliette Van PETEGEN qui était d'ailleurs une excellente danseuse. Votre maman était là avec ses parents, mais je me suis bien gardé d'aller l'inviter à danser.

J'avais raconté à mes camarades que j'avais rencontré une fille bien orgueilleuse, et leur avais dit que jamais je ne danserais avec elle. C'était un serment d'ivrogne bien sûr.

En garnison à Yen Baï, je fréquentais pas mal d'officiers, et parmi eux il y en avait un qui connaissait mon futur beau-père, monsieur DOUSSEAU, qui avait servi à Yen Baï. Ce gars là m'a demandé de transmettre ses amitiés à ce capitaine.



Je connaissais l'homme et je l'appréciais, même si j'avais été méfiant au début. A l'époque où nous étions au peloton des EOR, nous étions dans un régiment de tirailleurs tonkinois. Il n'était pas question de nous faire manger l'ordinaire des tirailleurs tonkinois, et nous étions en subsistance vivre, à la légion étrangère. Nous prenions nos repas avec les légionnaires. Et comme nous traversions la caserne des légionnaires, nous ne devions pas provoquer d'incident.

Nous avons reçu comme consignes de nous rendre au réfectoire rangés en rangs par 3 mené par l'officier de semaine. Un beau jour, j'étais l'officier de semaine, après avoir fait rompre les rangs, je fût interpellé par la capitaine DOUSSEAU. Il était extrêmement cordial. Se présentant à moi, je lui présentais une salutation réglementaire, et je reçu de sa part les félicitations pour ma démonstration de défilé. Cela m'avait piqué.



Au premier dancing après ma libération, je vis la famille DOUSSEAU se présenter, et j'en profitais pour lui présenter les bons souvenirs de son ancien camarade du rang comme convenu. Et je me suis dit, avant de les quitter, que ce serait peut-être un peu gougeât de ma part de ne pas inviter leur fille à danser. Je me suis donc incliné devant Yvette qui avait accepté de danser avec moi.

Nous sommes partis, nous avons fait deux danses sans échanger un mot. J'avais constaté que votre maman était une très bonne danseuse. Et le dimanche d'après, je suis revenu lui faire faire une danse.

Et ainsi de suite le dimanche suivant, nous avons fait 2 danses, puis 3 et la glace s'est rompue entre nous. Nous étions devenu complètement copain tous les deux, et j'ai commencé à sentir une attirance. Un beau jour j'ai eu la certitude que j'étais pincé par votre maman. Il y avait un autre gars qui en pinçait pour elle, Robert LEPRETRE, et je me suis expliqué avec lui et nous avons donc été en concurrence pour la conquête du cœur d'Yvette.



En juin 1937, nous n'allions plus au dancing de l'hôtel de commerce, nous allions au dancing du PAGODON à Do Son. A cette époque là, j'étais en train de passer un examen de connaissance pratique de la langue annamite, dans le cadre de la fonction que j'occupais aux Douanes. J'ai demandé à la fin de la soirée à votre maman de penser à moi pour l'examen que je devais passé le lendemain. Et elle m'avait fait cet aveu : « Oh, pensez à vous, j'ai déjà suffisamment pensé à vous ». Alors je me suis dit « il y a du bon là dedans ». J'ai pris espoir. J'ai alors écrit au capitaine DOUSSEAU afin qu'il organise une petite rencontre chez lui avec sa fille car j'avais des choses importantes à lui dire.

Le capitaine DOUSSEAU était déjà au courant de mes intentions, précédemment je l'avais rencontré à la Taverne à Hanoï, rue Paul BERT, et je lui avais demandé l'autorisation de faire un « brin de coure » à sa fille. Il me l'avait accordé sans aucune difficulté.

Nous avons pris rendez-vous un samedi soir à 18H00 à l'hôtel des potes de Haiphong pour nous rendre chez lui, où nous nous sommes rendus à bord de sa 301.

J'ai attendu Yvette qui n'était pas rentrée, et ce fût une situation inconfortable, madame Dousseau me regardait avec des yeux semblables à des pistolets. Cela a duré plus d'une heure, et mon état d'énervement était palpable.

A l'arrivée d'Yvette, les parents nous ont laissés seuls et j'étais très ému et sans trop savoir comment m'y prendre, je lui demandé si elle voulait partager ma vie, je lui parlé de mes conditions financières pas très bonnes, et lui ais demandé une réponse pour les jours suivants.

Je suis parti ensuite et j'étais très inquiet. A la maison, j'en ai touché un mot à ma mère, qui était au courant de mes intentions, et qui m'a dit : « Bien sûr, elle ne t'a pas répondu, mais cela prouve que c'est une jeune fille bien élevée. » Ma mère craignait que je ne n'aie des vues sur Paulette DUVER, ou Paulette PINAUT qui était le flirt de mon frère Albert. Elle préférait Yvette.

Le lendemain j'étais encore au dancing, dans les parages d'Yvette, et je lui ai demandé : « La semaine prochaine je passerai vous voir et vous me donnerez votre réponse. » Alors elle m'a répondu : « Mais vous savez très bien que c'est oui ». J'étais « Aux anges », tout bête, je n'ai pas pu dire un mot. Et nous nous sommes quittés.

Nous nous sommes retrouvés le samedi suivant vers les 16H00, je suis allé chez elle, elle m'attendait, et là je vous laisse penser ce que vous voulez, et je ne vous en dirais rien de plus.

Nous avons célébré nos fiançailles dans le courant de ce mois de juin 1937, c'était à la maison d'Yvette où nous étions tous invités, ma mère, les 2 tantes, mon frère, mes sœurs et le mari de Marthe Édouard. Ce dernier nous a beaucoup amusé car il a fait étalage de ses

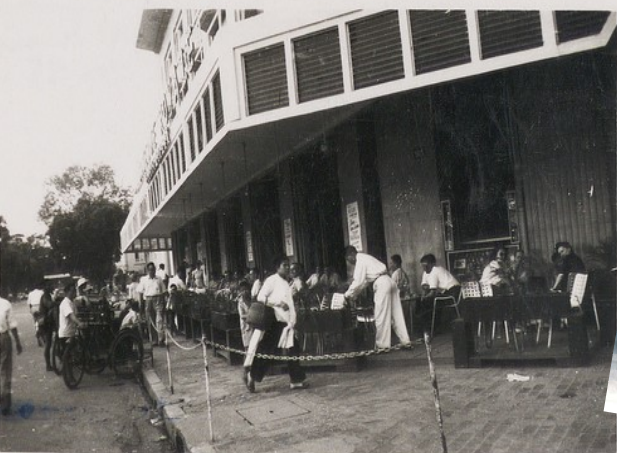
dons : devant tout le monde il avalé la louche, il avait une capacité énorme pour étendre ses joues, et cela nous avait énormément amusé tous, à part Maman. Elle était un peu « col et monté » et elle n'avait pas trouvé ça à son goût. Édouard aimait bien faire enrager ma mère.

J'avais prévenu Yvette que je ne pourrais pas me marier très vite, je n'avais pas de sous pour le voyage de noces, les meubles pour nous loger, et je l'ai fait attendre jusqu'au mois de novembre 1937 : nous nous sommes mariés le 27 novembre 1937.

Nous avons notre voyage de noces à CHAPA, une station d'altitude qui se trouvait sur la frontière chinoise, à l'ouest de Lao Kai à environ 30 Kms. C'était un endroit où il faisait très frais, et même là, il faisait froid. Nous avons emmené des vêtements de laine, et nous avons passé 15 jours à l'hôtel « Métropole » de CHAPA, succursale de l'hôtel « Métropole » de Hanoï. Nous y avons été très bien accueillis par le gérant annamite qui était très aimable.

A notre retour de CHAPA, nous sommes revenus dans notre petite maison que nous avions au 2 bis rue Joliet BERRY, au centre de Hanoï, une jolie villa où il y avait 4 grandes pièces : 2 chambres à l'étage, salon et salle à manger au rez de chaussée. Il y avait aussi un petit office, et une grande salle où j'avais fait une salle de jeux. J'y avais installé une table de ping-pong sur laquelle je jouais avec votre maman, ou parfois un copain. La cuisine était à l'extérieur, comme cela se faisait en Indochine. Les dépendances étaient toujours à l'extérieur, et comportait souvent la chambre de BOY. Le Papa Dousseau nous avait fait cadeau du pousse-pousse de maître qu'il possédait, et nous avions le « Coulis » qui le servait à Haiphong. Ce coulis nous a quitté assez rapidement, il ne s'est pas plu à Hanoï.

C'est dans cette maison que nous avons été très heureux votre maman et moi, et c'est là que vous êtes né : Jacques le 8 janvier 1939, Bernard le 15 mars 1940, et Monique 21 novembre 1941. Je précise que vous êtes tous nés à l'hôpital de « LANESSAN » à Hanoï. A la naissance de Bernard, nous n'étions plus dans cette maison car j'avais été mobilisé et j'habitais à Quiong Kong. En novembre 1941, nous avons rejoint notre maison à Hanoï.



HANOÏ, MAI 1953. - LE "ROYAL TAVERNE" VERS 18H.

9. La cinquième étape de ma vie (1934-1952)(suite).

C'est donc là que j'ai préparé mon examen de fin de stage à la douane, et que la déclaration de guerre avec l'Allemagne est venue nous surprendre.

C'était la suite de 1936 où ils avaient occupé la « Sarre », ils ont ensuite envahi la Tchécoslovaquie, ils avaient réalisé l'Anschluss en Autriche, et nos hommes politiques, Chamberlain pour les anglais, et Daladier pour les français tremblaient devant l'armée allemande qui se renforçait de jour en jour. Chaque jour l'Allemagne travaillait à la guerre, fabriquait des avions, des chars jusqu'au jour où ils ont envahis la Pologne, qui était alliée à la France et à l'Angleterre par un traité d'amitié. C'est ainsi que la déclaration de guerre est arrivée en fin d'année 1939.



J'ai donc rejoint à ce moment le 2^{ème} bataillon du 4^{ème} régiment de tirailleurs tonkinois à Yen Bai. De là je fus transféré à Quiong Kong où se trouvait la 7^{ème} Compagnie de ce régiment. J'étais part seul tandis que Yvette est allé rejoindre ma mère Haiphong avec Jacques et Bernard. Bernard est d'ailleurs né au moment où je faisais la route entre Quiong Kong et Tang pour y faire des manœuvres, et de Fouto, j'ai pu être conduit jusqu'à l'hôpital par la voiture du receveur des douanes.

Yvette à l'époque avait deux petites chiennes japonaises, Mitsou et Zouky, et ma sœur Marthe, après notre mariage, m'avait donné un Chiot en bas âge, de race Bergé allemand, qui était turbulent au possible. Tarzan était de grande taille et jouait avec Mitsou et Zouky, il les faisait rouler à terre à tout bout de champ, mais elles appréciaient ces jeux. Mitsou fût écrasée par les roues d'une voiture, et Zouky a disparu le jour du baptême de Jacques sans explication. Il ne nous restait plus que Tarzan, et alors qu'il était à Haiphong chez ma mère, on l'a retrouvé mort sans doute empoisonné. Cela nous a décidé à ne plus avoir aucun animal chez nous.

Au début de 1940, une circulaire a été émise pour recenser les volontaires pour une incorporation dans l'armée sur le champ de bataille en France. Je me suis porté volontaire, mais je ne suis jamais parti. J'avais reçu un ordre de transfert, puis quelques jours plus tard, un contre ordre.

Je suis resté à Quiong Kong où, au lieu de me coltiner les allemands sur les frontières d'Alsace, je me suis coltiné les japonais qui après la défaite de la France se sont rabattus sur l'Indochine comme des charognards.

Ils étaient en conflit contre la Chine depuis des années, et voyaient d'un très mauvais œil le transport d'armes destinées aux chinois transitant par l'Indochine.



Il y avait 2 routes par lesquelles ces armes transitaient : le chemin de fer entre Haiphong Hanoi Lao Kaï, et le chemin de fer Haiphong Hanoi Lang Son.

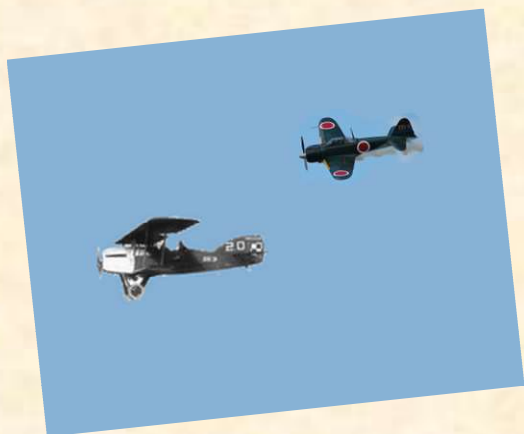
Sur ce second circuit, une route doublait le chemin de fer et des camions transportaient les armes à destination de la Chine. Ils étaient immatriculés en Indochine, afin de masquer leurs origines et destinations. Mais les japonais étaient au courant, ils avaient des espions chez nous, et d'ailleurs un ancien camarade de l'école des frères qui s'appelait TANAKA. Le père TANAKA était coiffeur rue Paul Bert. Plus près de chez nous, il y avait un hôtel nippon, et tous gens qui y travaillaient faisaient de l'espionnage contre la France. A l'arrivée des japonais en Indochine, notre TANAKA arborait un uniforme de lieutenant japonais.





Après la défaite de la France en juin 1940, vers septembre 1940, les japonais ne sont intéressés à ces deux voies de pénétrations d'armes destinées aux chinois. Et l'amiral Decout, gouverneur général à l'époque, leur avait opposé un refus à la demande de contrôle de cette zone.

Ceci avait amené les japonais à venir investir Lang Son. A ce moment là, nous avons reçu l'ordre de mouvement du bataillon vers cette zone de Lang Son. Nous faisons partie de toutes les forces rassemblées avec difficulté comprenant les réservistes.



Des événements se sont produits les 22, 23, 24 et 25 septembre 1940 : nous avons quitté Yen Baï pour aller à Fouto, et nous nous sommes portés par le train depuis Hanoï jusqu'à Lang Nat vers le 22 septembre, c'est

à environ 30 Kms au sud de Lang Son. Ce fameux jour, j'étais très mal : j'avais un ulcère depuis quelques mois, j'avais très mal à l'estomac et aucun appétit. Je n'avais donc pas mangé. Mes camarades avaient diné sur le train.

A peine arrivé à Lang Nat au matin du 23 septembre, nous avons assisté à un duel aérien entre un chasseur Zéro japonais et un vieux Potez de 1924 de l'armée française. Alors évidemment le combat était inégal, car le Potez n'atteignait que des vitesses de 200 Kms/heure alors que le Zéro de conception plus moderne atteignait 400 à 500 Kms/heure. Le Potez volait très bas pour éviter le combat et le japonais a piqué sur lui à plusieurs reprises pour l'abattre. Il y parvint à une distance d'environ 15 Kms de nous en direction de Hanoï.

Vers 7 heures du matin, nous recevions l'ordre du capitaine FOURMACHIN d'aller faire une reconnaissance en direction de FOMOIL sur la droite de la route de Lang Son. Notre itinéraire fut difficile, nous empruntions des sentiers glissants car il avait plu, et nous perdions nos boudets qui tombaient dans les ravins, et nous sommes arrivés à FOMOIL vers 17, 18 heures le soir. La nuit commençait à tomber. Pendant toute la journée, nous avons souffert de la chaleur.

A 19H00, alors que nous allions nous endormir, nous avons reçu l'ordre de rebrousser chemin vers Lang Nat que les japonais s'apprêtaient à attaquer. Ce fût fait le lendemain, et nous nous retrouvâmes à Lang Nat vers midi.

26 septembre 1940 : Lang son contrôlé par les Japonais

26 septembre 2015

Lang Son est pris par les troupes japonaises le 26 septembre 1940 et les combats cessent immédiatement. Les japonais vont rendre aux autorités de Vichy les prisonniers français et un message de l'empereur du Japon est lu par le général Nishihara, exprimant son « regret profond de l'incident de Lang Son ». La division du Kouang Si sera évacuée et la province, conquise par l'armée japonaise, sera ensuite restituée aux troupes françaises.

Après avoir déjeuné ; nous nous sommes mis en position pour attendre l'arrivée des japonais. Mais à Lang Son, des décisions avaient été prises : Lang Son était tombé aux mains des japonais. Il faut dire que les troupes de Lang Son étaient très peu nombreuses. Contre une division française composée de personnels non aguerris, les japonais alignaient 7 divisions de soldats formés par le conflit qui opposait depuis quelques années les japonais aux chinois.

Nous n'avions pas non plus le matériel des japonais : au baroud, nous avions 80 cartouches par homme de troupe. Les sergents eux, avaient un fusil russe, de calibre 7,60mm plus petite que le nôtre, 8mm ce qui posait un problème de ravitaillement en munitions.

Le 24 septembre, vers 17 heures, le commandant CAMOUIN nous a donné l'ordre de battre en retraite pour nous mettre à l'abri sous le rideau défensif constitué par la légion. C'était à environ 5 Kms de là.

Le 25, l'armistice était signé avec les forces japonaises, et notre rôle fût cantonné à ramener le matériel qui avait laissé sur place par nos troupes.



9. La cinquième étape de ma vie (1934-1952)(suite).

Au mois d'octobre, nous avons reçu l'ordre de reprendre le train pour aller au Cambodge. Les thaïlandais y revendiquaient les trois provinces de SISOPHON, SIEM REAP et BATTAMBANG qui leur auraient été subtilisées par les cambodgiens.

Nous avons donc pris le train « Trans-Indochinois » qui nous a amené de Hanoï à Saïgon après un voyage d'un jour et demi.

Arrivés à Saïgon, nous avons séjournons 3 ou 4 jours pour rassembler nos troupes et notre matériel avant de nous véhiculer jusqu'à Phnom-Penh au Cambodge. Nous y sommes restés 3 ou 4 jours aussi, et cela a été une bénédiction pour nous, car cela nous a permis de faire du tourisme. Nous avons pu voir les ruines d'« Angkor » avec Angkor vat, Angkor sen, dunsay try. Enfin un beau jour nous avons repris le camion pour vers le nord jusqu'à vai check, village situé à l'ouest de SISOTON.

C'était un village minable, peuplé de pauvre paysans, et il était traversé par un petit ruisseau très sale, elle en était noire. Nous la buvions après lui avoir fait subir différentes traitements.

C'est là que nous avons cantonné pendant tout le temps de la campagne cambodgienne. Au sud de notre position avait pris place le bataillon de légionnaires de Nguyen Quong, le bataillon Beloch, avec le capitaine CALSIDAR, qui est mort là bas écrasé par un char thaïlandais. Il y avait aussi le lieutenant Emrè, le capitaine Lagarère. Nous avons passé 3 mois sur place.

Nous étions installé avec les officiers dans une maison locale, mais avec Boiry mon compagnon de classe, nous nous sommes vite lassé de cette vie de « bataclan » que menaient les lieutenants Bérard et Pochard qui rentaient tard le soir gueulant et traînant les pieds, nous nous sommes fait faire, dans le camp, une petite paillote à côté de celle de l'adjudant chef Greta, ancien légionnaire.

Un jour notre compagnie a été affectée à une mission de protection pour des travaux de réfection de route. Mon rôle d'officier m'avait amené à envoyer des hommes pour le ravitaillement, et comme la région était assez difficile, ces hommes s'étaient perdus. Je l'avais signalé, et un beau jour nous avons vu 3 hommes en jaunes et ceux-ci n'avaient à

nos répondus à nos sommations.

Ils s'étaient enfuis, et après les avoir rattrapé, nous les avons faits prisonniers. Mais ils ne parlaient que le cambodgien, et nous le français ou l'annamite, on ne se comprenait pas.

Nous avons donc fait la demande d'un interprète auprès du capitaine commandant la compagnie. Nous leur avons donné à manger, et ils mangeaient avec les doigts, ce qui a fait rire les tirailleurs tonkinois.

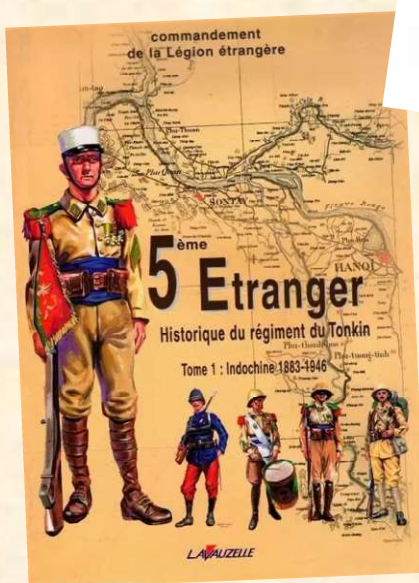


Après avoir pris contact avec le commandant de compagnie, nous avons pris connaissance que ces hommes là étaient des partisans lancés à la recherche de nos hommes partis pour le ravitaillement.

Juste après, je suis parti en permission, et c'est à ce moment là qu'on eu lieu les combats au Cambodge. Les thaïlandais nous ont attaqués avec des avions en piquet, et lors de l'attaque, Boiry qui s'était levé pour demander à ses hommes de rester couchés, a été fauché par une bombe. Il avait perdu ses jambes et il a été ramené à l'infirmerie sur une charrette, mais malgré les soins, il a choppé la gangrène et est décédé. C'est à la même période que le capitaine CALSIDAR a perdu la vie lui aussi.

A l'époque j'étais très malade, mon ulcère à l'estomac, je ne mangeais pas tous les jours, et je n'avais fait que les patrouilles sur la ligne de front alternativement avec mon sergent, et j'étais très fatigué. Je ne pesais plus que 42 Kgs.

Alors suivant le conseil d'Yvette je suis allé voir le médecin chef de l'hôpital de Haiphong qui m'a dit que je risquais une perforation stomacal. Faites-vous opérer, mais je vais vous envoyer pour cela à Hanoï, à l'hôpital Lamessan. Peu de temps après les japonais se sont chargés de nous démobiliser.



Je suis donc parti à Hanoï, pour un séjour de 3 semaines à l'hôpital. Le commandant Etienne professeur de médecine général m'a recommandé au commandant Montagné, chirurgien de l'hôpital et professeur de médecine à l'université de médecine de Hanoï. Ce dernier m'a indiqué qu'il ne pouvait m'opérer qu'en pratiquant une anesthésie locale. Une anesthésie classique au chloroforme ou à l'éther risquait de provoquer des vomissements qui pourraient m'être fatals. Par la suite il s'est ravisé et m'a indiqué qu'il voulait me faire suivre un traitement médical.

J'ai donc suivi ce traitement pendant 3 semaines, à l'issue duquel je fus renvoyé chez moi pour 1 mois. Consignes m'avait été donné de revenir après ce mois de traitement. J'ai donc refais un séjour de 3 semaines à l'Hôpital et à l'issue de ce second séjour M. Montagné m'a mis en disponibilité militaire et m'a renvoyé chez moi encore un mois.

Nous arrivions ainsi au premier 1^{er} juin 1941, alors que les japonais nous avaient imposé un armistice avec les thaïlandais, ils obligeaient aussi l'Etat Français à démobiliser tous les réservistes d'Indochine, à l'exception de quelques légionnaires dont faisait partie Albert d'ailleurs.

Les japonais n'étaient pas très fins, mais ils étaient très malins. Ils ont fait le choix dans un premier temps de ne pas faire disparaître l'administration française. Ils avaient bien trop d'ennemis en dehors de l'Indochine pour se créer des problèmes supplémentaires. Leur armée contrôlait le transit des marchandises dans le pays, cela leur suffisait.

Les annamites eux étaient plutôt perplexes, se se disant qu'ils avaient à faire à une double tutelle administrative et militaire de 2 pays étrangers. Ils ont dû penser que les français n'étaient donc pas si mal en point, et ils nous sont restés fidèles. C'est ainsi que nous avons vécu une période du 1^{er} juin 1941 au 9 mars 1945 avec cette double tutelle. Mais nous étions quand même sous la coupe des japonais, exigeant par force au gouverneur les choses dont ils avaient besoin.



Pendant cette période là, nous n'avons pas été malheureux. Le blé nous a manqué rapidement, et nous ne pouvions

plus faire de pain. Le vin également car nous étions coupés de toutes relations avec la France : plus de tissus, de machines outils, de voitures, de bicyclettes.

On trouvait tout de même à manger, de la viande, du riz avec lequel on fabriquait une sorte de pain, pas très bon, grossier, il séchait très vite. On était obligé de mettre le mélange dans des moules, et un fois cuits, on aurait des petits pains de cake.

Alors on s'est sorti de cette affaire là en mars 1945, lors de la défaite de l'Allemagne, le Japon se trouvant seul face aux alliés. Ils ont décidé alors d'annexer l'Indochine, en pratiquant comme à leur habitude en convoquant les commissions d'armistices, et en nous donnant des ultimatums.

Le 8 mars 1945 à Mon Tai, à l'issue d'une petite réunion sportive, le lieutenant Régnier s'était vu menacé par des japonais en armes lui enjoignant l'ordre de se rendre avec son détachement. A son refus, une fusillade a commencé et il fut tué à bout portant avec tout son détachement. A Lang Son, les japonais ont invité le français à un banquet, et une fois les français arrivés, ils furent mis aux arrêts. Partout les japonais ont usé de trahison avec les français.

Au soir du 9 mars 1945 nous nous trouvions ensemble Yvette, Jacques, Bernard, Monique et moi à Song Tay.

En 1943, les américains avaient lancé une campagne de bombardement massif de Hanoï et surtout de l'aéroport de Jalan qui était tout à côté de Hanoï de l'autre côté du fleuve rouge. C'est là que stationnait l'aviation japonaise. Les américains bombardaient avec leurs gros avions de 5000 mètres d'altitude, et donc parfois les bombes tombaient sur la caserne du 9^{ème}.

A cette époque là, j'étais chef de l'atelier mécanographique du bureau de la statistique de la direction générale des douanes de Hanoï. Donc pour mettre à l'abri les machines mécanographiques de la direction des douanes, il avait été décidé de les transporter à Song Tay dans la maison de mon chef de service monsieur Céline au ré de chaussée.

Nous étions très mal installés, dans une ancienne maison de passes annamites au ré de chaussée. J'avais installé mon équipe là et je la faisais tourner en équipes de 3X8 toute la journée, et cela avait impressionné le directeur des douanes monsieur Lecoutre. Si bien que j'avais obtenu qu'un autre bâtiment nous soit attribué la maison de l'agent actif de la maison de douanes de Song Tay.

C'était une très jolie maison, 2 grandes pièces en bas, 2 grandes pièces en haut, chambres en haut, salle à manger et salon en bas, et comme souvent, dans les dépendances, cuisine et chambre de boy.

A une certaine époque, vers janvier 1945, je souffrais terriblement de l'estomac et je n'arrivais plus à manger qu'une farine de bouillie lactée, que l'on préparait avec du riz et du lait qui venait de la plantation Borel du mont Bari, et cela n'était pas mauvais, cela ressemblait à la farine Nestlé.

9. La cinquième étape de ma vie (1934-1952)(suite).

Ne tenant plus, je me suis rendu à l'hôpital Lanessan voir le docteur Montagné, pour lui demander de m'opérer. Je n'arrivais plus à me soigner, plus de piqûres au marché noir et plus de pansement. Il m'a alors opéré en anesthésie locale, me faisant 4 piqûres, au dessus du nombril, puis en haut du thorax, la suivante à gauche et la dernière à droite. Une fois l'effet anesthésiant efficace, il a ouvert et j'entendais le « Croaoh, craoh » mais je ne sentais rien.

Cela a duré 2H30, 3H00, et pendant tout le temps de l'opération j'ai discuté avec une infirmière. Le chirurgien m'a indiqué que c'était mon pylore qui était malade, et donc il s'était contenté de le remonter un peu, et de faire un trou dans la nouvelle base de mon estomac. Il a pris l'intestin grêle qui était attaché à mon pylore, et lui a fait un trou 10 cms plus loin. Puis il a raccordé ce trou au trou effectué sur mon estomac. J'ai maintenant un estomac avec 2 pylores. Depuis, je ne souffre plus que très rarement de mon estomac, mon pylore naturel s'étant asséché.

La bicyclette dont je viens de parler était de conception anamite, elle était assez légère et je l'avais aménagée pour transporter 2 enfants : je m'étais fait confectionner une scelle de ma conception, chez un forgeron, et sur la fourche, il y avait 2 petits cale-pieds. Jacques se posait devant et posait ses pieds sur les cale-pieds, et Monique était derrière moi sur le porte bagage. Yvette avait un vélo de marque Peugeot et transportait Bernard sur son porte bagage. Nous utilisions ces engins lors des alertes au bombardement, pour aller nous réfugier à la campagne. Dans le cas où nous n'avions pas eu le temps de partir, nous nous abritions sous la grande table du ré de chaussée de la maison.

Le 9 mars 1945, nous avons entendu des coups de canons venant de Hanoï. Les japonais avaient lancé l'assaut contre les militaires du 19^{ème} RMIC. Je suis sorti dans la rue et je suis allé jusqu'à la gendarmerie, et j'ai rencontré les gendarmes : « Vous êtes encore là M. Girodolle ? » « Et bien oui, je suis encore là ». « Vous n'êtes pas partis avec les autres ? ». « Ah !! Les autres ? Mais qui ? ». « Tous les européens de Song Tai sont partis. L'administrateur m. Circa leur en a donné l'ordre. » Je lui ai fait comprendre que je ne comptais pas partir malgré les ordres « J'y suis, j'y reste ».

En fait, j'ai fait le bon choix car des pillards avaient vidé les maisons abandonnées par les fuyards. On les avait vu avec leurs trophées, et se justifiant en disant : « Mais ces gens sont partis, ils n'ont plus besoin de cela, alors nous les prenons. » C'est ce que l'appelle le pillage à la « bonne franquette ».

A aucun moment, ils n'ont esquissé le moindre geste contre moi, ce qui prouve qu'ils n'avaient rien contre les français. J'étais tout seul dans ma maison, qu'es-ce qui les aurait empêché de m'attaquer et de venir me barboter mes affaires ?

Quelques jours plus tard les autorités japonaises annonçaient aux populations françaises de Song Tai que tous seraient obligés d'évacuer. On devait rejoindre Hanoï. On avait le droit de prendre 30 Kgs de bagage et il y avait 30 places dans des camions. Mais moi j'ai dit : « Non, je ne part pas vers Hanoï. Je dirige ici un atelier de mécanographie et je suis responsable de ces machines extrêmement chères qui appartiennent à l'administration des douanes de l'Indochine. Alors sans ordre de la direction des douanes et régie de l'Indochine, je ne bouge pas. » Les japonais, impressionnés par ma détermination, m'ont laissés dans ma maison de Son-Tây.

Il y avait d'autres machines mécanographiques à Son-Tây, celles de la compagnie du chemin de fer du Yunnan, et celles de la compagnie du chemin de fer d'Indochine.

Monsieur Paoli, chef des ateliers de mécanographie de ces 2 compagnies, m'était bien connu. C'est d'ailleurs dans ces ateliers que j'avais appris le fonctionnement de ces machines IBM. Il est venu me voir pour me proposer de partager le sampan sur lequel il comptait rapatrier ses propres machines, lorsqu'il en avait reçu l'ordre. J'ai accepté son offre mais pour rapatrier certains effets personnels, car je n'avais aucune directive concernant mes machines. J'ai démonté les 4 ventilateurs qui équipaient mon logement à Song Tai et les lui ai confiés. Votre mère et les enfants étaient déjà retournés à Hanoï.

J'ai donc accompagné Paoli sur le sampan pour gagner Hanoï, et je me suis rendu à la direction des douanes, en vain, les services étaient totalement désorganisés. Il y avait là un général japonais en lieu et place du directeur des douanes, et ce personnage ne comprenait rien à rien, il ne parlait que le japonais. Lecoutre avait décidé de désertir son service, refusant de travailler avec « ces gens là ».

J'ai donc accompagné Paoli sur le sampan pour gagner Hanoï, et je me suis rendu à la direction des douanes, en vain, les services étaient totalement désorganisés. Il y avait là un général japonais en lieu et place du directeur des douanes, et ce personnage ne comprenait rien à rien, il ne parlait que le japonais. Lecoutre avait décidé de désertir son service, refusant de travailler avec « ces gens là ».



Et c'était ce pauvre inspecteur Laroche, le plus ancien, qui était obligé de gérer la situation. Mais je n'ai rien réussi à obtenir d'eux.

Il m'a fallu attendre 1 mois à Song Tai pour avoir des consignes, et on m'avait m'envoyer des camions. De mon côté j'avais retenu l'idée du sampan de Paoli et j'ai loué un sampan pour ramener tous mes meubles. Yvette était avec moi, et nous avons emmené tous les meubles, et j'ai proposé à M. Berti, un peintre de l'école des beaux arts de Hanoï, de lui laisser un peu de place.

Il n'y a mis qu'une vache et un veau : en effet, sa femme ne pouvant nourrir son enfant, qui lui-même ne supportait pas le lait en boîte, il avait acheté une vache pour avoir du lait, et son veau pour que cette dernière donne du lait.

Le jour où l'on a embarqué les animaux, ce fût une drôle d'histoire : le sampan a été placé le long de la berge, il n'y avait pas de quai, on a placé une planche entre la berge et le sampan et on a fait passer la vache et son petit. Partis à 6H00 du matin, nous avons passé toute la journée sur le sampan cachés sous le rouf. A midi nous avons mangé annamite, et un repas ma foi très bon.



A 17H00 nous avons débarqués à Hanoï sur le fleuve rouge juste après le pont Doumer. Nous avons déchargé nos affaires, loué des charrettes, et transporté nos affaires jusqu'au magasin rue Paul Bert. En passant devant le théâtre, un flic annamite m'a demandé mon laissez passer. Alors je lui présenter mon brassard japonais porté au bras gauche signe de ma bonne foi, et cela l'a rassuré.

Nous avons rentré tous nos meubles par la fenêtre en utilisant la « marquise » qui protégeait le magasin. La maison était pleine de meuble.

Le 11 mars 1945, les japonais nous ont fait prisonniers. Le 10 mars au cours de la nuit, il y avait pas mal d'aller et venu dans les rues de Son-Tây, les gens manifestaient dans les rues, et nous avions pensé à une action anti française. En fait les habitants de Son-Tây étaient apeurés par les événements.

Il n'y avait plus d'autorité française, et ils craignaient les pillards. Ils étaient rassemblés, et criaient mais on ne comprenait pas ce qu'ils disaient. J'ai passé cette nuit là sans dormir, avec mes armes à portée, le vieux calibre 12 de mon père, une carabine de calibre 12, une carabine de 9 mm, une 22 long rifle, et mon pistolet d'officier. A la maison, nous étions 3 hommes, 4 femmes et 7 gosses au moins. Il y avait madame Ardant et ses 2 enfants, une de ses amies madame Mélanie de la garde indigène. Monsieur Mélanie s'était fait arrêté le matin même car il était sorti dans la rue à la rencontre des japonais vêtu de son uniforme. Il y avait aussi, madame Lefebvre avec son bébé, monsieur Lemarestier, agent des services actifs de la douane, monsieur Lucan et sa femme chinoise avec son bébé. Bien sûr on ajoute mes 3 enfants et mon épouse votre mère.

Donc le 11 mars 1945 au matin, on frappe à ma porte. Après avoir ouvert j'ai trouvé en face de moi une espèce de « japs » avec un fusil muni d'une baïonnette qu'il me pointe sur l'estomac. J'ai de suite reconnu que ce devait être un civil japonais qui était chargé de surveiller la production de jute, cette matière dont on fait une sorte de tissu assez grossier. On l'avait réquisitionné pour l'occasion, il portait des vêtements réglementaires de l'armée indochinoise, chemisette et mousqueton indochinois. J'ai alors ouvert ma chemise et je lui ai montré la cicatrice que je portais suite à mon opération, elle était encore toute rouge. Je lui ai lancé : « Alors vas-y ! Enfonce la ta baïonnette, espèce de con. Tu ne vois pas c'est déjà ouvert. » Mon visiteur est resté totalement hébété.

Par la suite ils m'ont dépossédé de toutes mes armes, et avaient conduit tout le monde à la caserne des légionnaires de Tang, les hommes avec les militaires, les femmes et enfants dans un bâtiment en face. C'est là que j'ai constaté que les congais, les femmes annamites des militaires, se trouvaient à proximité de notre prison pour voir leur conjoint afin de leurs faire parvenir des paquets, des friandises. Elles tenaient beaucoup à leurs hommes. En 1941 lors de notre transfert vers Lang Son déjà, j'avais pu constater cela : mon copain le sergent Muller avait été suivi par sa congai avec deux paquets portés au bout d'un fléau. Elle portait toutes ses affaires, et suivait la compagnie. Il faut vraiment tirer son chapeau à ces femmes là.

Dès lors, nous sommes donc redevenus hanoïens, j'ai repris mon service à la direction générales des douanes, mais on ne foutait rien : c'était la grande pagaille, les fonctionnaires annamites ne travaillaient plus, ils ne comprenaient pas qu'il y ait encore des français en service, et cela donnait l'impression qu'ils ne voulaient plus être commandés par nous.

9. La cinquième étape de ma vie (1934-1952)(suite).

J'ai ainsi essuyé un refus d'obéissance lorsque j'ai tenté de faire débarrer les machines qui étaient revenues de Song Tai, le secrétaire, que je connaissais pourtant bien puisqu'il faisait partie de l'équipe de football que j'avais mise en place dans le service, nous étions bien copains, a failli me frapper.

Cette situation a perduré jusqu'en juin 1945, moment où les autorités japonaises nous ont signifié que nous ne devions plus venir au bureau. Cela ne concernait que les français, les annamites avaient été maintenus, mais restaient oisifs. Si bien que 2 mois plus tard, n'ayant rien fait, ils n'ont pas eu de solde. Pour nous fonctionnaires français, les soldes étaient versées pendant toute cette période par les chambres de commerce de Hanoï et Haiphong.

A ce moment là, c'était la grande pagaille dans le milieu annamites, ils ne pensaient pas qu'à l'indépendance, ils y étaient poussés par les japonais. Ce phénomène touchait surtout les jeunes, plus vindicatifs, ils manifestaient dans les rues, et parfois ils se regroupaient pour prendre à partie les français qui déambulaient. Ils étaient parfois autour du Cinéma « Palace » où une radio munie d'un haut parleur diffusait des informations. Alors ils n'hésitaient pas à exprimer leurs désapprobations pour des informations leur étant défavorables.

C'était aussi le règne de l'individualisme, chacun ne pensant qu'à lui. Par exemple, le juge de Song Tai visait un poste à la direction des douanes, parce que dans la douane, on touchait des sous et on pouvait faire de la prévarication, et les annamites le faisaient sans gêne. Alors il avait un œil sur la maison que j'occupais à Song Tai, il était venu la voir, et m'avait demandé : « Il y a des ventilateurs ici ? ». Je lui avais répondu : « Ah ! Non, monsieur le juge. Ces ventilateurs sont à moi et je les emmènerais quand je partirais. » On a vécu une période de pagaille, un retour à la féodalité.

Nous avons vécu comme cela jusqu'en vers le 15 août 1945, c'est-à-dire à peu près l'époque des bombardements atomiques sur le Japon. Les fonctionnaires français étaient désœuvrés jusqu'au jour où la direction des douanes a décidé d'organiser, avec les volontaires, une permanence des services pour préparer le jour où l'administration française serait remise en service.

J'ai donc fait parti d'une petite équipe avec monsieur Gillet, contrôleur, avec Henri Sallé, Gauthier, installés en face du théâtre d'Hanoï au garage Boileau, qui ne fonctionnait plus, il n'y avait plus de voiture Peugeot depuis longtemps, et nous occupions le magasin de vente. Nous étions dans cette grande salle, dans laquelle nous avions placé des cloisons en quétaine ? (de la paille dont on fait de grands panneaux).

Nous avons rassemblé les services de police, de douanes, la garde indigène. Le but était de rassembler des renseignements sur tous les fonctionnaires français des différentes administrations, les lister avec leurs coordonnées en quelque sorte.

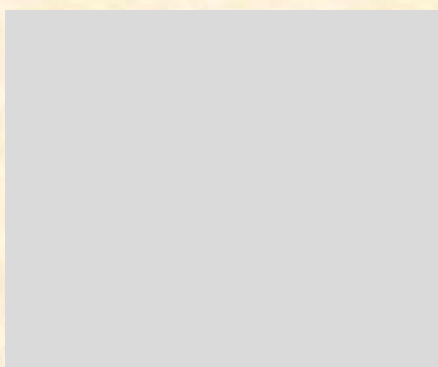


A cette époque là, les japonais assuraient la sécurité de l'Indochine, ils patrouillaient dans les rues avec nos ravitailleuses en munition, des petites **chenillettes Renault**, qui avaient été transformées en auto mi-

trailleuses. Ces véhicules étaient très rapides.

Un beau jour, les japonais ont disparu. Nous avons vu arriver une horde de sauvage, très mal habillés, qui ne savaient même pas défiler, c'était l'armée chinoise. Ce n'était pas celle de Chang Hai Check, mais celle de province. Commandée par un général, qui finançait ses troupes, elle venait occuper le territoire indochinois. Un armistice avait été signé, et cette armée avait été chargée d'assurer la sécurité en Indochine. L'armée de Chang Hai Check n'arriva que plus tard, mieux équipée et plus ordonnée, ils défilaient pas mal.

Le **vietminh** était réapparu officiellement à Hanoï, et



avais pris possession des bâtiments administratifs, ceux de la résidence supérieure, ceux du gouverneur.

Avec les japonais, nous n'avons pas eu tellement à souffrir : il y avait eu pas mal de prisonniers, en particulier ceux qui avaient

résisté, et qui avaient rapidement jeté leur armes dans le fleuve rouge.

Certains, assez nombreux, avaient été envoyés pour faire des travaux de voirie, par exemple les frères Pierrot et Alfred Fauvelle qui avaient été faits prisonniers à l'issue des événements du 8 mars 1945, quand ils sont revenus de OUA BIN, ils ont été hospitalisés plus d'un mois, amaigris, méconnaissables. Les japonais avaient très dur avec ces prisonniers. Ils auraient sûrement fait de même avec tous les autres fonctionnaires français.

A cette époque, les annamites se mettaient contre

nous, nous empêchant d'aller au marché, et ils avaient le soutien de l'armée chinoise. Portant alliés des français, ils se solidarisaient avec les annamites pour nous affamer. Ces derniers ne comprenaient pas que nous soyons encore là malgré l'occupation chinoise et le fait de l'absence de fonctionnement de notre administration.

C'était aussi l'époque des règlements de comptes : le boulanger Fourchaud a été assassiné une nuit, monsieur Castanet, sous-directeur des douanes, était assassiné par un militaire chinois, qui avait irruption chez lui pour le voler. Nous étions devenus méfiants avec nos domestiques, car

ceux-ci nous versaient parfois de l'**Ipéca** dans notre soupe, extrait d'une fleur blanche ressemblant à un lys très jolie, mais qui est un poison mortel. Mis à bonne dose dans une soupe, il provoque une hilarité subite et excessive, suivie par des douleurs abdominales qui

peuvent amener la mort. Alors le soir on gardait à portée de main le flacon d'IPK, prêt à allonger la dilution pour éviter le décès.

Ce fut notre vie jusqu'à l'arrivée du Général Leclerc le 19 mars 1946.

Suite à un accord obtenu par l'**amiral d'Argenlieu** devenu gouverneur général de l'Indochine, et remplaçant l'amiral Decout, auprès de Ho Chi Minh, chef du vietminh. L'armée française devait prendre en charge la sécurisation du pays. Arrivé à la « passe Henriette » à l'entrée du fleuve rouge, qui mène à Haiphong, l'armée française fut accueillie par une canonnade des chinois et a du riposter. La poudrière de Haiphong a été atteinte, et son explosion s'est fait entendre jusqu'à Hanoï.



Le général Gan, commandant l'armée chinoise, n'était pas pressé de voir arriver les français car il attendait la récolte d'opium, dont il faisait le commerce. Cette info explique la canonnade du 19 mars.

Le lendemain, le général Leclerc descendait le pont Paul Doumer. La réception de son détachement fut un triomphe, supplanté seulement par celui qu'il avait eu à Strasbourg.



Les familles européennes ont alors adopté un de ces soldats, nous avons par exemple pris un alsacien qui s'appelait Schoch. Monique et lui étaient très copains. Il l'appelait « ma petite Mônica ».

Il venait souvent manger à la maison et jouait avec les enfants. Un type épatant, par qui j'ai pu me procurer un fusil allemand avec ses munitions. Les japonais m'avaient saisi toutes mes armes le 11 mars 1945. Je suis allé le chercher au garage Boileau, côté atelier, là où son unité était stationnée, habillé avec un imperméable et accompagné de votre mère. J'ai placé le fusil sous mon manteau, et nous sommes rentrés chez nous rue Paul Bert vers 18H30, la nuit commençait à tomber.

Après l'arrivée du Général Leclerc, nous nous sentions beaucoup plus en sécurité. Les chinois commençaient à quitter l'Indochine, et nous n'avions plus rien à craindre des annamites.

Nous avions de nouveau du blé, et donc du pain, du vin. A ce propos, la première fois que nous avons reçu du vin, Bernard est

tombé dessus. Il en avait bu un verre, peut-être 2 ou 3, enfin il en avait bu beaucoup. Et alors tante Louise l'avait retrouvé dans un état lamentable et interpellant Yvette, elles ont constaté que Bernard était en train de vomir un liquide de couleur noirâtre, elles ont eu vite compris.

Après cette arrivée, nous avons reformé une sorte de compagnie volante de douane à partir des quelques anciens fonctionnaires des douanes rassemblés dans ce que l'on avait appelé une OLA (officier de liaison administrative). L'administration française reprenait progressivement possession du port, géré par le commandant de la marine.

Ce dernier exerçait donc les fonctions de contrôle du port et en particulier des marchandises du point de vue militaire. De nombreux bateaux de différents pays transitaient par Haiphong, et la douane annamite était assez désorganisée, ne comptait pas beaucoup de fonctionnaires, elle n'avait plus de locaux, bousillés par les bombardements américains qui avait détruits tous les entrepôts, à l'exception de 2 ou 3 qui tenaient encore debout, mais étaient endommagés.

Les chinois en partant s'étaient livrés à une véritable rapine, volant d'abord les meubles, puis les portes et les fenêtres et même les tuiles. C'était un paysage de dévastation comme si les « huns » étaient passés par là.

Le commandant Deb, aide de camp du général Leclerc, et le commandant Barrière, commandant de la marine, nous ont donc demandé d'effectuer cette surveillance du port. J'étais le chef de cette unité de « surveillance militaire », qui n'avait aucun moyen.

9. La cinquième étape de ma vie (1934-1952)(suite).

Nous avons une pièce, baptisé pompeusement « local de surveillance militaire », il n'y avait pas de meuble, et j'y ai mis une chaise et une table empruntées à ma mère. Comme moyen de locomotion, j'avais ma bicyclette.

Pour toute arme, nous avons une mitrailleuse destinée au préposé de la surveillance des quais. Pour réaliser des inspections sur le fleuve, la marine me prêtait quelque fois une vedette.

Un jour, monté avec 2 agents pour faire un tour des bateaux, qui était parfois à quai, mais ces derniers avaient beaucoup soufferts des bombardements, mais ils étaient surtout en rade.

Les bateaux étaient chargés et déchargés en rade. Lors de notre inspection, un de mes collègues, Gabella, un métis de mère chinoise, me dit qu'il avait entendu des coulis chinois discuter d'un stock de riz embraqué sur des barges en voie de transbordement sur un bateau pour exportation.

Mais à cette époque là, le riz était prohibé à l'export par une mesure douanière. Nous étions au courant de cette mesure, mais nous ne pouvions pas intervenir en tant que service de douane. Nous avons tout de même pris la décision d'agir pour empêcher le transbordement.

Nous avons effectué une surveillance des manœuvres effectuées par les barges où se trouvait le riz. Au début du transbordement, nous sommes intervenus et sur ces barges nous avons trouvés, « oh stupeur », une cargaison de bidons d'huile. Ces bidons étaient huileux, comme s'ils avaient été percés, et alors, nous étions perplexes. Nous avons crevé un des bidons, et nous y avons trouvé le riz.

Tous les bidons étaient en fait remplis de riz, afin de tromper la douane. Le riz a donc été saisi, il a été ramené au port, et il a été placé dans le magasin 11, un des derniers qui restait en état sur le port. Il était placé juste à côté de casques militaires qui avait été saisi un peu au par avant, et qui étaient « manifesté » comme chapeaux de feutre.

Quand je dis « manifesté », j'utilise le terme technique qui signifie qu'il a été fait une « déclaration de gros », déclaration faite par le capitaine de navire : le capitaine dépose au port un document nommé « manifeste ».

Le dédouanement est effectué ensuite sur la foi de ce document qui est comparé à la déclaration de l'importateur de la cargaison. Les manifestes étaient déposés chez le commandant Barrière qui nous avait signalé cette cargaison de 3000 chapeaux de feutre et nous avait demandé de vérifier cette marchandise. Il s'était avéré que ces chapeaux là étaient des casques militaires anglais, et ils avaient été saisis.

Que sont devenus ces cargaisons, 4 à 5 tonnes de riz et 3000 casques ?

Après le 19 novembre 1946, les casques ont été remis aux soldats de la 2^{ème} division blindée du général Leclerc. A l'époque, le vietminh échangeait régulièrement le « coup de feu » avec les hommes

du général car le commandant Barrière avait fait saisir dans une jonque 13 fûts plein d'essence.

Les commissions d'armistice avaient été réunies, et lors d'une de ces rencontres, le vietminh avait commis une grave erreur : à l'issue des négociations, le commandant Camoin qui représentait la France avait été abattu d'une balle dans le dos.

La réaction du colonel Debes a été de demander au vietminh de quitter leurs positions sur Haiphong, de s'en éloigner de 10 kms. Cet ultimatum devait être respecté dans les meilleurs délais, dès le lendemain midi.

Vers 17H00, la canonnade a commencé. Les canons de 105 ont arrosé les positions connues du vietminh, les chars français se sont mis en position devant les « PCs » du vietminh et ont ouvert le feu. Tout a été rasé.

Si bien que les annamites ont fuit la ville de Haiphong au point que c'était absolument effarant de voir cette ville vidée des annamites et remplie de chinois.



Pendant cet épisode, il ya eu pas mal de morts parmi les français parce qu'ils avaient été atteint à la tête. Certains français étaient dans des « half-tracks », sorte de gros camions blindés sur les côtés mais à ciel ouvert.

Aussi les annamites avaient tué 13 français en les canardant depuis leurs fenêtres. Voila pourquoi après cette affaire là, des casques anglais ont couverts les têtes de soldats de la 2^{ème} DB. Ces casques ressemblaient à des casseroles renversées, et les français avaient l'air ridicules avec ça sur la tête.

Suite à ces évènements, les annamites partis, le ravitaillement ne marchant plus, nous avons décidé de vendre le riz. J'ai reçu à l'époque la visite d'un jeune homme, Herly, qui travaillait avec monsieur Massigny, maire officieux par intérim de Haiphong, me demandant de vendre ce riz. Lui ayant expliqué que je n'en avais pas le pouvoir, cette saisie n'étant une saisie douanière, je l'ai donc renvoyé auprès du commandant Barrière qui était l'autorité militaire habilitée à gérer cette saisie. Dans les règlements de la douane en effet, toute saisie de marchandise doit faire l'objet d'une décision de justice, « une confiscation », avant de pouvoir procéder à la vente des marchandises.

Voici encore un incident contemporain à cette période. Je me trouvais là du côté de la maison « Chaffangeot », pas loin de la rue Paul Bert, en badaud. Je me promenais avec Servant, brigadier de la douane, ancien lieutenant d'artillerie. Nous regardions les niacoués qui balançaient des grenades sur les militaires français, et une grenade a explosé à une quinzaine de mètres de nous, faisant un bruit épouvantable. J'ai entendu des sifflements, comme des objets qui volaient. En m'examinant, je vis que ni moi ni Servant n'avait été touché.



Par contre un petit soldat qui se trouvait là présentait une blessure au bras provoquant une importante hémorragie. Je l'ai accompagné jusqu'au dispensaire le plus proche, en serrant très fort son bras entre mes mains, afin de le faire soigner.

J'ai alors regretté mon envie de faire le badaud à un endroit aussi dangereux, où je risquais de me faire tuer.

Le jour des obsèques des 13 tués du 20 novembre 1946, qui a eu lieu au petit cimetière des anciens coloniaux de la conquête de l'Indochine, le colonel Debes m'a interpellé pour me demander quel rôle jouait les douaniers pendant cette période. Je lui ai fait remarquer qu'en absence de tout trafic maritime dans le port de Haiphong, il était inutile de mettre en faction des douaniers sur le port. C'est alors que nous avons été chargé de la défense militaire du port avec mon petit détachement de 20, 25 douaniers.



Nous avons obtempéré, et nous nous sommes rendus sur le port pour y recevoir les consignes afférentes à notre nouvelle mission. Mais nous n'avions pas d'armes, alors le soir même, à la tombée de la nuit, un camion nous a balancé des caisses remplies d'armes et de munitions. Tant bien que mal, nous avons ouvert ces caisses, car nous n'avions rien pour les ouvrir, et les armes étaient pleines de graisse. Nous n'avions rien pour les nettoyer, la nuit tombait, une mitrailleuse annamite nous tirait dessus depuis l'autre côté du fleuve, on entendait les balles siffler, alors nous nous sommes mis à l'abri pour la nuit. Mes gars étaient un peu énervés, ils couraient ça et là comme des morts de faim, ils avaient envie d'en découdre, mais je les ais vite calmer : « Calmez-vous. Vous risquez de prendre un « pélot » n et nous n'avons rien pour riposter. »



9. La cinquième étape de ma vie (1934-1952)(suite).

Nous sommes restés sur place, mais nous avons laissés la défense du port aux militaires de la marine qui eux étaient équipés.

Le lendemain au jour, nous avons ouvert toutes les caisses, nettoyer les fusils, et un second camion nous a amené des caisses de rations de vivres. C'était des rations américaines, rations « Pacifique », des boîtes toutes composées, avec du Nescafé, que je voyais pour la première fois. Nous avons bouloité ce qu'il y avait dedans, ce n'était pas bien bon.



Le surlendemain, je reçois la visite d'un gars qui me présente une facture pour ces rations. Je n'avais aucun moyen de la lui régler, et en lui signifiant cela, je lui ai recommandé de plus m'en envoyer car cette nourriture ne nous convenait pas. Nous avons préféré demander à nos compagnes de nous confectionner des sandwiches.

Nous avons ressenti le sentiment d'un grand dédain de la part de ces militaires de la 2^{ème} DB, eux auréolés de leurs campagnes victorieuses, nous qui étions les vaincus de Lang Son. Ils nous traitaient parfois de collaborateurs, nous avons collaboré avec les japonais.

Un jour, il s'est produit un accident entre motocyclette, une estafette militaire, et une voiture Peugeot 203 familiale. La Peugeot descendait la rue Armand, la motocyclette circulait à toute vitesse rue Paul Bert. Elle arrivait sur la droite de la voiture. Mais ils allaient tellement vite qu'aucun des 2 véhicules n'étaient parvenus à s'arrêter. La motocyclette est restée bloquée au point de choc. Témoin des faits, j'étais un peu interloqué, je fus très rapidement repris à l'ordre par un lieutenant qui vociférait comme s'il était le commandant de la place. On sentait encore une fois et comme toujours qu'il y avait 2 catégories de français.

Photos.

Voici donc le témoignage de l'oncle Pierre, on le voit ici dans une posture d'imitation comique du dictateur Adolf Hitler.

On peut regretter qu'il n'y ait aucune citation de ses 3 derniers enfants, Jean-Pierre, Michel et Yves.

On peut aussi regretter que cette histoire s'arrête en 1952, aucune référence sur la faillite des magasins Girodolle, sur la vie de la famille à Nice ou encore en Alsace où mon oncle a exercé aussi la profession de douanier.


Pierre Girodolle.



Photos.

Je vous propose en bonus quelques documents photographiques de mes cousines et petites cousines, ici celles de **Véronique Girodolle/Reverchon**.

Toussais, le 20.12.64

Chers tonton Albert et tante Taule,
Avec la nouvelle année 1965, nous venons,
un peu en avance, vous présenter nos meilleurs
vœux de santé et de réussite pour toute votre
famille. Nous nous reverrons en juillet
prochain avec un petit bébé qui doit naître
début juin, peut-être le savez-vous déjà ?
Nous vous embrassons très affectueusement,
Jacqueline Jacques et Veronique

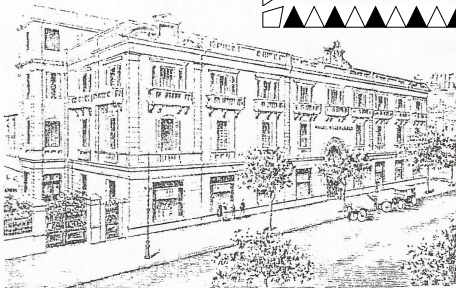


Photos de 1993.

Je vous propose en bonus quelques documents photographiques de mes cousines et petites cousines, ici celles de Véronique Girodolle/Reverchon.



Lettre entête des magasins Girodolle



J. Girodolle
Boulevard Paul-Bert
Téléphone 262
Adresse Télégraphique :
J. GIRODOLLE - HAIPHONG

Haiphong, le

1992

Magasins Généraux

Produits Alimentaires

CONFISERIE

Vins Fins et Liqueurs
de 1^{re} Marques

MERCERIE - NOUVEAUTÉS
Ateliers de Confection pour Dames
ROBES & CHAPEAUX

BIJOUTERIE - ARGENTERIE
OBJETS D'ART

CHAPELLERIE - CHAUSSURE
AMEUBLEMENT, etc.

Monopoles de la Maison

Champagne "PIPER HEIDSIECK"

Huile d'Olive pure "La Perle"





1993



Photos.

Je vous propose en bonus quelques documents photographiques de mes cousines et petites cousines, ici celles de Joceline César/Robin.

2016



Photos des bâtiments
qui abritaient les Magasins
Girodolle 2016.



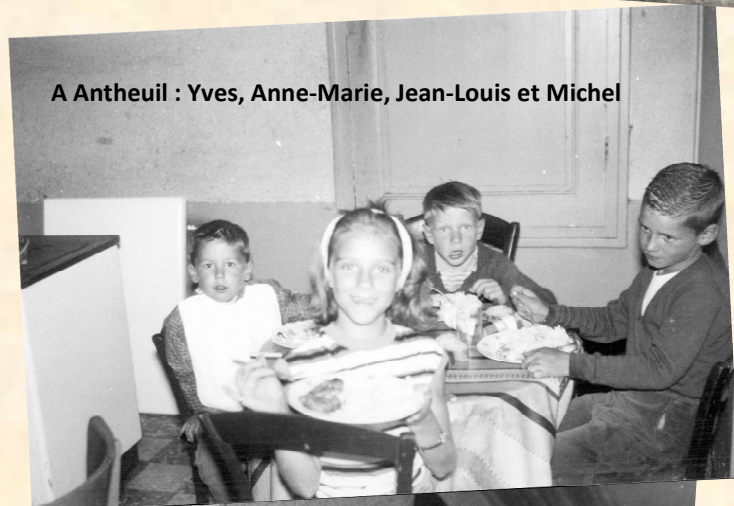
A Nice : Jean-Pierre, Monique, Bernard et Jacques



Photos

Des cousins.

A Antheuil : Yves, Anne-Marie, Jean-Louis et Michel



Bernard et Jacques



Michel



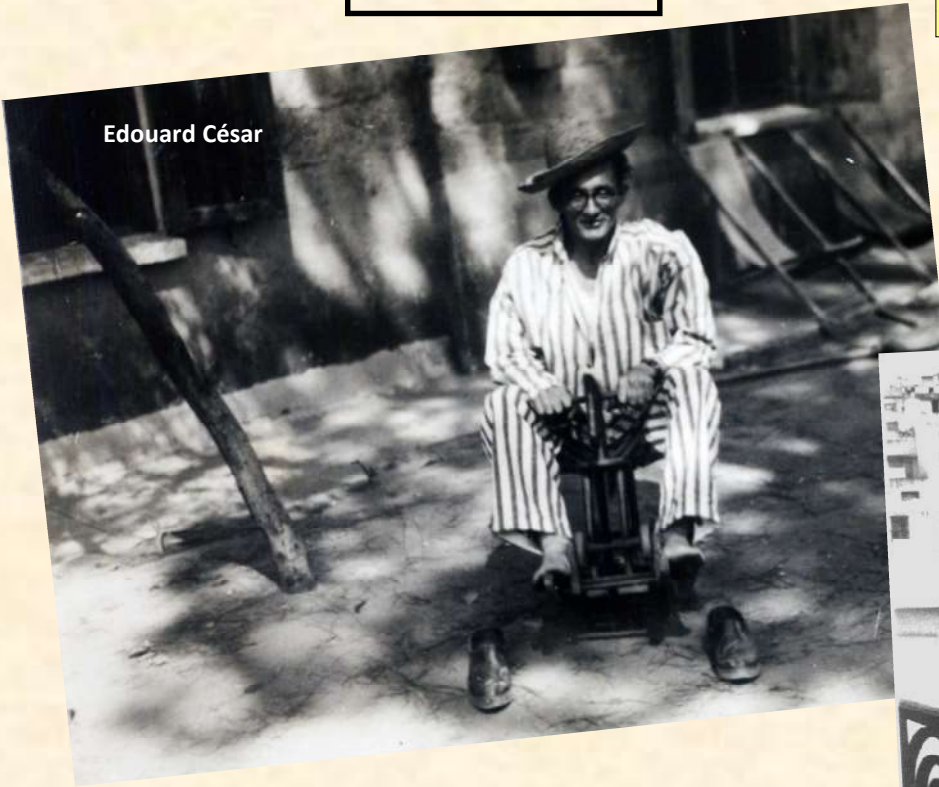
Bernard, Jacques, Nicole, Joceline



Photos.

La maison César à Juan les Pins.

Edouard César



Edouard &
Philippe
César

Paule
Meseure

Marthe
Girodolle

Madeleine
Girodolle

Albert
Girodolle



Photos.

Oncles et tantes Girodolle et César





Voici le témoignage de vie de mon oncle transcrit de façon assez fidèle par mes soins, agrémenté des photos de Joceline César/Robin, et de celles de Véronique Girodolle/Reverchon et de mes propres photos familiales anciennes.

Ces enregistrements audio réalisés avant 1991 méritaient d'être mis en valeur par un document pour tous les descendants du couple Joseph Girodolle et Jeanne Drouhin. Ils retracent non seulement la vie de Pierre, mais aussi un peu l'histoire de ce pays lointain qui fut la « Perle des colonies françaises ».

Ce travail m'a beaucoup apporté, des enseignements sur l'Homme, sur nos familles, et a permis de recréer du lien entre nous, ce qui est source de joie.

Il fait partie d'un gigantesque travail sur notre généalogie familiale, qui ne sera sans doute jamais clôturé, dans lequel je me suis fait enquêteur, journaliste, explorateur... sur la trace de ce père qui ne pas laisser grand-chose, de ce grand-père que je n'ai pas connu.

Permettez moi de vous inciter à laisser un témoignage de vos existences à vos enfants et petits-enfants, transmission de valeurs, et enseignements.

Je suis heureux de partager ces quelques lignes avec vous.

Jean-Louis Girodolle

